
U d'/of OTTAWA
39003002669694



MESURE DE LA FRANCE

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de la Nouvelle Revue Française :

Interrogation (1917), poèmes.

Fond de Cantine (1920), poèmes.

État-Civil (1922), roman.

« *LES CAHIERS VERTS* »

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE DANIEL HALÉVY

15

MESURE DE LA FRANCE

PAR

DRIEU LA ROCHELLE

PARIS
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS, 6e
1922

CE QUINZIÈME CAHIER, LE HUITIÈME DE L'ANNÉE MIL NEUF CENT VINGT-DEUX, A ÉTÉ TIRÉ A CINQ MILLE SIX CENT TRENTE EXEMPLAIRES DONT TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERT LUMIÈRE NUMÉROTÉS DE I A XXX ; CENT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE XXXI A CXXX, ET 5.500 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BOUFFANT NUMÉROTÉS DE 131 A 5.630

4,587

PRÉFACE

Ces jeunes gens qui viennent après nous, saurons-nous les comprendre ? La différence des destinées, d'eux à nous, est immense.

Nous avons respiré entre deux guerres. Nous avons été exercés, non écrasés ; éprouvés, non décimés. Mais eux ?

A chacun un temps court est donné pour son initiation. Avant la dix-huitième année, le jeu ; après la trentième, le travail ; entre la dix-huitième et la trentième, le jeune homme, l'homme jeune, s'imprègnent et se forment. Quelque dix ans, pas davantage. Cette génération qui vient après les nôtres, quelles ont été ses dix, ses quinze années ?

Trois ou quatre dans l'avant-guerre, veillée fort sombre ; quatre dans la guerre ;

quatre dans l'après-guerre et le dédale de ses énigmes. Pour beaucoup (la caserne précédant la tranchée), six, sept années sous les armes. Pour tous, la décimation, et, à vingt-cinq ans, un sentiment tragique de survie. Rares, et précieux d'autant plus, que feront-ils ?

Saurons-nous, disais-je, les comprendre ? Autre question plus grave : Sauront-ils eux-mêmes se comprendre, se faire comprendre ? Nous entendions parler naguère des « enfants de la défaite ». Leur plainte fut même un peu longue. Il n'est pas du tout certain que les « enfants de la victoire », de notre victoire si difficile et toujours combattue, aient un destin plus commode que ne l'ont eu leurs pères.

Or voici l'un d'entre eux. Quand nous reçûmes, en 1918, *certaine plaquette intitulée :* INTERROGATION, *nous ignorions la personne, le nom même de M. Drieu la Rochelle son auteur. Dès la première page nous nous intéressâmes à ces pages un peu jeunes, un peu naïvement claudeliennes où il nous sembla lire, cynique parfois mais*

jamais lâche, le secret des tranchées. Qui était ce M. Drieu la Rochelle ? Il montrait un don pour l'expression lyrique, une âme impétueuse, hardie et saine, subtile d'ailleurs et spirituelle, sensible aux inquiétudes de ses amis, intelligente de leurs rebellions quoiqu'elle-même sans révolte ; il avait l'éclat et l'humour... Nous espérâmes qu'un jour ce nouveau venu aurait quelque chose à dire, et nous pensâmes à sa carrière.

Depuis lors, M. Drieu la Rochelle a peu écrit. Assurément il était difficile de mûrir une œuvre dans ce tumulte et cet ébranlement. « La clameur glorifiante des foules, rythmée par les maîtres, écrase nos cris malhabiles... » *avions-nous lu dans* Interrogation. *M. Drieu la Rochelle a vécu parmi les siens, ses camarades juvéniles qui, la tête encore abasourdie par les bombardements, essayaient leurs forces et non sans divaguer. Il a causé avec les dadas, il a rencontré des communistes, enfants exaltés par le dégoût et l'espérance. Il a retrouvé parmi eux son camarade d'avant-guerre, ce Raymond Lefebvre auquel il rend un atten-*

tif hommage dans le présent volume. Il a raison, l'hommage est légitime. Raymond Lefebvre était l'un des princes de cette jeunesse déchirée. Les quelques pamphlets qu'il nous a laissés sont éclatants de verve douloureuse. Qu'il nous a laissés, dis-je, car il n'est plus. Au retour de Moscou où son enthousiasme l'avait conduit, il s'est engagé dans une barque de pêche sur l'Océan Glacial ; un coup de vent l'y a noyé. Il s'est allé joindre à la foule de ceux que M. Drieu la Rochelle appelle nos absents mystérieux. *Ce croyant dur, hautain ; ce protestataire de vingt ans, quel homme fut-il devenu ? A son âge, qu'était Claudel ? qu'était Maurice Barrès ? La question est inévitable, la réponse impossible.* Une voix manque, *a écrit le prophétique Péguy*, et nul ne peut la suppléer...

Parmi tant de voix qu'il écoute, M. Drieu la Rochelle saura-t-il choisir, trouver et imposer la sienne ? Voici qu'il m'apporte ces notes. Je lui donne l'espace qu'il faut à son essai.

DANIEL HALÉVY.

Le chœur des Danaïdes. — Ainsi donc qu'à l'ombre du pieux rameau, mes lèvres donnent l'essor à des vœux épris de la gloire des Argiens. Que la peste jamais ne vide d'hommes leur cité, que la guerre ne teigne pas leur sol du sang de ses fils immolés !

Mais que la fleur de leur jeunesse demeure sur sa tige et que l'amant meurtrier d'Aphrodite, Arès, n'en fauche point l'espoir !

Que les vieillards emplissent les salles où ils s'assemblent autour des autels qui flambent ; qu'ainsi prospère la cité dans le respect de Zeus puissant, dont la loi chenue règle le destin.

Puis que de nouvelles naissances, si le Ciel entend mes vœux, viennent sans cesse donner des chefs à ce pays, et qu'Artémis Hécate veille aux couches de ses femmes.

Eschyle, *Les Suppliantes.*

LE RETOUR DU SOLDAT

Enfant, à cause de la splendeur des images, j'ai préféré les pays exotiques à ma patrie. Son sol et son ciel étaient trop modestes.

Son histoire me paraissait s'assombrir. Je doutais de ses destinées. Je repoussais son génie qui me hantait.

A dix-huit ans les puériles aventures américaines me tentèrent. Mais je ne pus me séparer de mes livres qui me promettaient des épreuves plus exquises.

Ma force commençait à se consumer dans une bibliothèque, une caserne, quand la guerre éclata. Les murs que je désespérais de briser se renversaient au souffle des trompettes.

Je crus à Marathon. Des jeunes hommes, nus sous le fer, s'élançaient. Leur lance séparait les flots barbares. Ils gagnaient le cent dix mètres-haies.

Ou bien par une complaisance vicieuse, je me serais contenté de Waterloo, de la défaite romantique : le dernier reflux de la chair française sur le monde, le feu immolant le reste de cette belle vie.

Au départ je portais une panoplie neuve, on m'avait peint les jambes en rouge. Je fis la queue pendant des jours entre le front Est et le front Nord. Je piétinais derrière un million de citoyens qui attendaient leur tour. Les murs de notre caserne nous escortaient.

Je m'impatientai. Je croyais à la force de nos ennemis. Je songeais plus à offrir ma mort que la victoire à ma patrie.

Je craignais que cette guerre ne fût un grand remue-ménage de camelote, un spectacle à bon marché comme le cinéma où l'on voit les banquiers se satisfaire du même pauvre plaisir que les terrassiers. Sans confiance, je doutais de pou-

voir embellir cette besogne industrielle.

Ce fut la dernière étape funèbre de mon adolescence. Je chargeai mon fusil, défis ma chaussure, je plaçai mon orteil sur la gâchette, et regardai le trou.

Un boutiquier, mon camarade, allégua que la vie était bonne. Lâchement je crus ce maigre témoin. Il mourut bientôt avec une simple beauté, me prouvant que l'essence de la guerre, le sacrifice, était intacte. Dès lors je voulus vivre pour mieux mourir.

La guerre commença, continua et finit. Elle se résout maintenant en un clin d'œil.

Je ne songe plus à émigrer. Cette terre qui a eu de mon sang aura mes os. Les hommes de France sont chiches de leur semence, mais pas encore de leur sang. J'ai arrosé la Turquie de ma sueur pour la donner aux Anglais, avec un monde. Nous, nous avons gardé la place où poser nos pieds.

Pauvre terre éreintée. Ma race meurt-elle d'avoir le plus vécu ?

Nos pères n'ont pas voulu faire des petits comme ces absurdes Allemands. Sur le champ de bataille, je cherchais mes frères à mes côtés. J'étais seul, ô mon père. Mais aurai-je un fils ? Certains avaient le droit, hier encore, de ne pas se soucier du siècle.

Race raidie, tremblante à force de raidissement, l'intelligence est choix, décision. T'étais-tu décidée entre la paix et la guerre ? entre la vie et la mort ?

Tes chefs se trompèrent et pourtant ils ont gagné la guerre. Tes hommes eurent peur et pourtant ils ont gagné la guerre.

Est-ce parce que tous nos anciens ennemis moins forts s'étaient mêlés à nous pour que le plus gros ennemi fût égalé ?

Cela n'a pas suffi. Il a fallu la moitié du monde pour contenir un peuple que mon peuple, seul, avait foulé à son aise pendant des siècles.

Déchéance.

La France a gardé la tête haute, souveraine, mais son corps exsangue ne l'aurait

pas soutenue si la force de vingt nations n'avait accru ses membres énervés. Sa pensée qui au cours de la lutte s'était ressaisie et surpassée, n'atteignit l'ennemi que par un poing étranger.

La France a été la tête de la moitié du monde. Ceux dont la force multipliait sa force ne se sont connus que dans son unité. Généreuse, elle a donné l'impulsion.

Pendant cinq ans la France a été le lieu capital de la planète. Ses chefs ont commandé à l'armée des hommes, mais son sol a été foulé par tous et par n'importe qui. Tout le monde est venu y porter la guerre : amis et ennemis. Les étrangers s'y sont installés pour vider une querelle où tous, eux et nous, avons oublié la nôtre.

Notre champ a été piétiné.

Sur la terre, notre chair ne tient plus sa place. L'espace abandonné a été rempli par la chair produite par les mères d'autres contrées. Derrière nous dans chaque maison à la place de celui qui était mort ou de celui qui n'était pas né il y avait

un étranger. Il était seul avec les femmes.

Nous nous sommes bien battus. Couverts de coups nous traînions encore au combat nos corps dont aucun plaisir n'est jamais venu à bout.

Il y a eu beaucoup de lâches parmi nous, mais le souffle d'une vie millénaire regonflait sans cesse les poltrons et les héros vous regardaient avec des yeux immortels.

Charleroi. La Marne.

Il faut que je sache. Il faut que nous sachions.

C'est là que s'est nouée ma vie.

Je médite sur la mesure de la France et sur le sens du monde.

La France seule a-t-elle vaincu l'Allemagne au second choc, au mois de septembre ?

Si je peux répondre oui, alors je respire. Alors la chair plus subtile a vaincu la chair plus épaisse. Alors un homme en a battu deux et trois. Alors un homme a surmonté un supplice énorme, et les gros

canons et mille mitrailleuses comme le fléau des sauterelles n'ont pas prévalu contre sa pauvre peau.

Alors, hourrah ! l'homme est grand et la France vivra. Mes petits enfants, préparez-vous à apprendre beaucoup de chapitres. L'Histoire de France s'allonge. Voici encore ce don aux annales humaines.

Mais oui, les hommes de France sont bons joueurs de ballon, leurs poings sont prompts, ils volent haut.

Ma France, je te vois, tu occupes l'air comme la jeune femme que je désire. Et comme elle, je te presse sur mon cœur.

Mais après la Marne ? Le coureur annonce au monde qu'il est sauvé, il tombe, la vie lui échappe.

Mais après la Marne, l'ennemi s'est planqué dans notre terre. Il s'y est vautré, la défonçant à grands coups de bottes. Et nous ne l'en avons pas arraché.

Si nous étions restés seuls, que serait-il arrivé ?

Il faut que je sache, il faut que nous sachions. Est-ce ici que se dénoue ma vie ? Il faut qu'à cet instant la France survive.

Seuls nous aurions lutté à mort comme nous avons fait.

Verdun ? Mais il y avait déjà tant d'Anglais en France et même, ô soldats de l'An II ! tant de nègres.

Et la flotte anglaise gardait nos côtes, si Douaumont était la tour de Londres.

Nous n'avons pas couché seuls avec la Victoire.

Honte. Honte aussi parce que l'ennemi qui nous a échappé, c'est peu.

Notre vile consolation : l'Allemand qui n'a pas su vaincre à la Marne n'est rien.

Il s'est attaqué au Français avec deux fois plus de chair, dix fois plus de fer. Son défi avait été médité pendant quarante ans. Voyant une partie des hommes se consacrer à la guerre, les autres hommes, crédules, attendaient de la guerre allemande la merveille de cet âge.

Mais l'Armageddon en route vers Paris versa dans l'ornière de nos campagnes. Quel désastre humain !

Il y avait une immense foi dans le génie allemand qui sombra tout d'un coup.

Ce n'était pas la peine de renoncer à la philosophie, à la musique, pour rater un coup pareil.

Et nous n'avons pas su vaincre ces gens-là.

Qu'importe cette victoire du monde en 1918, cette victoire qui a failli, cette victoire qu'on a abandonnée avec honte comme une défaite, cette victoire du nombre sur le nombre, de tant d'empires sur un empire, cette victoire anonyme. On a renvoyé les Français à la charrue jouer les Cincinnatus.

Joffre, ce gros homme, n'avait attendu que cette lutte-là seul à seul, entre Belfort et Nancy. Il était tranquille, tenant cruellement en main nos passions, comme Corneille. Un même sang irrigue le cerveau qui pense et l'intestin qui digère.

Seuls à seuls après une première bataille, aurions-nous eu le temps de livrer une seconde bataille qui achevât la première ?

Ceci n'est pas une vaine songerie. Marathon est toujours possible. Ou il n'y a pas de génie humain. Et si maintenant je suis plus grand, plus fier, ayant reconquis ma patrie dans mon esprit, c'est que je crois que la France aurait pu vaincre en une heure.

Comme le Français n'avait pas vaincu seul son ennemi, ses amis méprisants ont bien fait d'interrompre un geste indigne. Sur son ennemi maintenu à terre par vingt bras étrangers, le Français n'avait pas le droit au coup de grâce.

A qui n'a plus l'audace de conquérir, à qui ne sait plus imposer l'amour au vaincu, on a refusé le Rhin. Mais l'Angleterre a laissé tomber quelques rognures d'empire.

L'homme faible ne peut choisir son ami qu'entre deux ennemis ; tout ami est ennemi à l'homme faible.

La lutte immense qui n'est pas finie se relâche. Par la pensée je marque un temps d'arrêt dans la poussée qui m'assaille, moi et ceux qui parlent mon langage.

Pas de repos à travers l'éternité.

Il n'y a ici aucune plainte. Honte à ceux qui se plaignent de leur destin. Les Français ont souffert moins qu'ils ne devaient attendre de leurs crimes.

Quel goût ignoble j'avais dans la bouche quand les territoriaux se lamentaient de l'injustice de leur sort aux soirs où ils nous relevaient. Selon la loi qui règne sur les choses, ils montaient remplacer les enfants qui n'étaient pas venus parce qu'ils les avaient noyés ou poignardés avant leur naissance.

Relèves ! rencontres des générations !

Jugement à la croisée des chemins qui mènent à la vie et à la mort.

Nous avons besogné excessivement parce que nous n'avions pas de frères pour nous aider.

Pourtant ces Allemands sont absurdes. Il fallait bien que quelqu'un en Europe — et qui moins que la France a oublié les antiques lois modératrices — arrêtât un pullulement aveugle.

J'étends les bras ; la chair de mon corps, de mon peuple, s'est amoindrie et je puis à peine embrasser mon étroit horizon.

Eh bien ! j'en appelle aux nations qui ont une taille humaine, et avec un regard armé par Athéna, je scrute plusieurs gros Empires.

Ainsi, au milieu du monde, au milieu des étoiles, la France ramasse sa chair usée par les armes et les plaisirs autour d'une raison inexpugnable.

Moi j'ai vingt-sept ans et je suis suspendu à ma plume. Mon culte lucide et dur est un fer chauffé à blanc. Il y a devant mes yeux une figure humaine ; hors de ses lignes délicates, j'ai peur que la vie ne s'épanche.

Je suis fanatiquement de ceux qui veulent que la vie continue. Mon arrière-

pensée, je commence à te connaître, je t'élèverai au grand jour comme mon premier-né.

Peu à peu je distingue où est la pulsation essentielle, je ne puis l'entendre qu'au cœur de mes amis, au cœur de ma patrie.

J'aurais voulu témoigner pour mes amis, pour les jeunes hommes, pour ceux qui ont combattu, pour ceux qui sont morts (je te vois tirant et mourant derrière le tas de briques ; jeune Juif, comme tu donnes bien ton sang à notre patrie), pour ceux qui volent, pour ceux qui ont gagné les premières batailles au rugby, pour celui qui a vaincu avec des poings dirigés par une déesse.

Ils sont autour de moi sur ce petit territoire de la France, avec leurs visages nus, leurs poitrines marquées par l'honneur et une grande envie de crier quelque chose.

Nous sommes ici, les pieds dans nos cadavres, parmi nos femmes stériles.

Nous nous demandons ce que nous

allons faire, ce que vont faire les autres hommes.

Nous n'avons pas dit notre dernier mot. Plus d'un peuple périra avant nous.

Mai 1920.

MESURE DE LA FRANCE

Il importe de l'exprimer, une grande victoire est un grand danger. La nature humaine supporte plus difficilement la victoire que la défaite. J'inclinerais même à penser qu'il est plus aisé de remporter une pareille victoire que de faire en sorte qu'il n'en résulte pas une profonde défaite.

NIETZCHE (1873).

LE CHŒUR DES DANAÏDES. — Non, je ne veux plus revoir les eaux fécondantes du Nil, qui, chez les hommes, font naître et se multiplier un sang porteur de vie.

ESCHYLE, *Les Suppliantes*.

I

LE CRIME ET LA LOI

La puissance du nombre subjugue l'esprit de mon temps. J'essaie de me redresser sous cette férule qui rudoie ma tête, mais l'esclave admire par une accoutumance infâme la force qui l'accable.

Dans les magazines de mon enfance, je m'ébaubissais devant une série de silhouettes inégales où l'on réduisait le rapport des forces des peuples. A côté de chacun de ces soldats minuscules ou gigantesques (le Suisse n'était pas plus haut que la semelle du Russe) un nombre énorme ou infime dressait ses chiffres et son effet était magique. Mon intelligence

s'étonnait et ne se disposait pas à scruter ce prestige. Sous mes yeux envieux, un titan à casquette se prélassait : le métallurgiste anglais d'un revers de main pouvait abattre la rangée déclinante de ses concurrents. Voilà quelle grandeur on me proposait. D'autre je n'en imaginais pas volontiers.

Néanmoins : quelque chose d'ancien, de digne, de raide, se rebelle et d'une voix pure, blanche, je prononce : « Le nombre n'est rien ». Voire.

Le nombre lui-même est informe, inerte, inachevé comme la matière dont il énonce successivement les possibilités indéfinies.

Mais d'un nombre l'esprit rapproche un autre nombre ; il établit une relation, une proportion. Alors ce nombre prend forme, il n'est plus seulement expression de quantité mais de qualité.

C'est ainsi que j'en viens à méditer sur un rapport numérique qui est, concis, contracté un oracle rendu sur l'histoire de France.

En 1814 la France comptait vingt millions d'âmes : 20. En 1914, trente-huit millions d'âmes : 38.

Voici ce que signifie la rencontre de ces deux nombres. Il y a cent ans, cent ans seulement, 20 millions de nos ancêtres formaient la nation la plus nombreuse d'Europe. Acharnez-vous à vous représenter ce fait avec vos sens, puisqu'il s'agit ici des nécessités de la chair, et des nécessités de l'esprit qui font corps avec celles de la chair. En viendrez-vous, Français, à tâter avec vos yeux et vos doigts, cette présence formidable qui est abolie. Nous, alors, faisions masse au milieu de l'Europe comme aujourd'hui l'Allemagne avec ses 60 ou 70 millions de corps. C'était chez nous qu'il y avait le plus de chair, le plus de muscles.

Nous, aujourd'hui, 38 millions de vivants, notre groupe vient quatrième, après l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie. Et au delà de l'Europe, comme nous nous rapetissons entre les 150 millions de Russes et les 120 millions d'Américains.

Pourquoi votre pensée ne se porte-t-elle pas plus souvent sur ces évidences ; si vous étiez plus attentifs à ces signes vous comprendriez d'une façon plus modeste et plus sûre que la France de Louis XIV et de Napoléon Ier ait tenu tête à d'incessantes et universelles coalitions, et qu'au contraire la France d'après 1870 ait commencé la quête anxieuse des auxiliaires et des alliés. A cette date l'Allemagne, jusque-là son inférieure ou son égale en nombre, l'a dépassée. Cet événement fut aussi grave que la formation du Reich, quel abondant multiplicande s'offrait à ce multiplicateur.

Ce grand nombre, ce nombre prédominant de nos pères, n'était pas une simple résultante, c'était un acte générateur, un fait moral. Ces millions signifiaient force, confiance, générosité. Ce n'est pas seulement à l'énergie de leurs idées, à la vivacité de leur élan que les Français ont dû le noble assouvissement de leurs passions, hautes et basses, sur l'Europe, mais à l'abondance, à la magnificence de leur

vie sexuelle, à la bonhomie qui régnait dans les alcôves et qui les jetait au monde fils nombreux de mères nombreuses.

Il y a une loi, une loi antique, éternelle, qui du moins semble attacher ensemble toutes les conditions humaines de la durée que nous connaissons. Cette loi est simple, mais sa simplicité peut décevoir l'esprit. Les lois se concentrent en quelques maximes, elles demandent pour être interprètées une honnête subtilité.

Je viens d'apercevoir cette loi. Elle enchaîne le nombre régulier et lent à exprimer soudain la spontanéité de la vie. Elle traduit en une nette, rude, inévitable équation de règles sociales, le profond, le juste équilibre entre la valeur de la chair et la valeur de l'esprit.

En Occident nous ne pouvons concevoir l'humain que dans cette dualité du temporel et du spirituel. Tout l'édifice de notre prospérité mentale repose sur cette convention. Notre esprit est enraciné dans

la matière et nous ne pouvons vivre que dans l'organisation savante des esprits animaux entreliés aux facultés de l'âme.

Cette loi édicte que l'homme aura la volonté de multiplier ou bien qu'il ne pourra se maintenir à l'étiage, mais que promptement il diminuera comme s'il y avait en lui la détermination de s'anéantir. Cette loi est la promesse même faite à notre espèce, notre pacte d'alliance avec les forces du monde, la souche patriarcale de l'empire humain.

Cette loi est dressée contre nous, Français. Nous l'avons enfreinte, nous sommes coupables, nous avons péché. Et contre quoi peut-on pécher, si ce n'est contre l'humanité, contre soi-même ? Nous avons été punis dans nos biens et dans nos personnes.

Les peuples sont des êtres homogènes, libres, responsables. Leur destinée est semblable à celle des individus. Ils relèvent de la même justice qui reste immuable comme semble l'être le génie de l'espèce.

Cette justice, dans Homère, les Védas ou la Bible, est fruste, ponctuelle.

La France a commis un crime. Elle le paye selon cette règle permanente qui somme toute est celle du talion.

« Tu as étouffé un fils dans ton lit, tu perdras l'autre à la guerre. »

Mais elle ne comprend pas. Elle a perdu le sens, et après elle, tous les peuples contemporains, des nécessités primordiales, des éléments de la grandeur.

La France n'a plus fait d'enfants. Ce crime d'où découlent les insultes, les malheurs qu'elle a essuyés depuis cinquante ans, elle l'a mûri à la fin du XIXe siècle et consommé au début du XXe siècle. Ce crime est connu de nous et des autres. Il y a longtemps que nous en parlons avec tranquillité, n'écoutant guère les mépris, les menaces ou les sévères avis qu'on nous prodigue.

II

LE CRIME NOUS ALIÈNE LES DIEUX ET LES HOMMES

Aujourd'hui les Français ne peuvent plus en douter : la France est incriminée. L'Europe et l'Amérique s'étonnent que la guerre ne les quitte point. Ses conséquences qui se compliquent et qui se nouent, harassent leur patience. Prêtes aux gestes de la lassitude qui lâchent tout, elles s'impatientent contre la France qui se crispe et s'entête à achever l'œuvre dont la conception fut entachée dans notre esprit par les vices de notre faiblesse et dans celui de nos compagnons par des arrière-pensées défavorables, la mise au jour imposée par une force éphémère, l'exécution jamais fortement prise en main.

Ne sommes-nous victimes que de l'ignorance, de l'égoïsme et de la malveillance ? Non.

A l'origine de ce malaise, de ce mécontentement, qui ne sont que des signes avant-coureurs, il faut voir ce crime de la France.

Personne en France n'a entrepris cette dénonciation. Cette carence prouve que volonté et intelligence ne sont qu'une, quand l'une fait défaut, l'autre donne bientôt des signes de détresse. On ne peut pas dire que nos porte-parole gardent le silence par prudence sur les raisons capitales, éminemment tragiques, de la désaffection du monde pour la France. Mais l'absence de virilité empêche l'esprit de se porter au for de ce mystère humain. Si la bouche reste close, c'est que les yeux ne sont pas ouverts. Aussi la coulpe, la parole loyale et forte qui sort de la faiblesse, ne se fait pas entendre.

Du reste, à l'étranger il en est de même. En tous cas, n'est pas venue à notre connaissance l'accusation complète, per-

tinente qu'aussi bien nous n'accepterons que de nous-mêmes.

Tandis que ses amis murmurent et que ses ennemis ricanent, la France gémit.

La France se plaint d'avoir perdu son sang et son argent. La France s'indigne de voir ses amis entre elle et son ennemi. La France est ressaisie par sa vieille jalousie contre les Anglo-Saxons. A mal écouter les bruits qui viennent du monde, elle s'étourdit de ses propres gémissements. Sa conduite est à la merci de ses sentiments qui s'exaspèrent, qui se contredisent, qui ne sont pas mis en ordre.

Sur la plage de l'occident il y a un mendiant qui dissimule un poignard.

N'y aura-t-il personne chez nous pour interdire cette misérable mascarade ?

Parlons net et ensuite gare à ceux qui abuseront de notre franchise.

Je ne crois pas à la vertu de l'erreur ; depuis quelque temps l'esprit de la France est falsifié, corrompu par une pauvre tricherie.

Nous parlons, nous raisonnons entre

nous comme si nous étions les mêmes Français que ceux de 1800. Et sachant que nous nous trompons nous-mêmes nous prétendons tromper les autres.

La réalité nous démentit brutalement, mais nous le taisons. Nous avons perdu le sens de notre grandeur et de certaines valeurs humaines. Il faut donc que nous apprenions la honte pour retrouver la noblesse. Voyons ce qui nous est arrivé. Appelons les choses par leur nom. Il ne sera pas dit que nous sommes devenus une nation hypocrite. Et puis je veux vivre. Dans mon pays, je respire mal, je prétends qu'on veut m'entraver dans un malentendu qui peu à peu me déforme et m'estropie.

Pour briser cette entrave que mes aînés me passent aux membres, je me retourne brusquement. Regardez ma posture. Je ne crains pas les gestes extrêmes et dangereux de la pénitence publique. Je voudrais que la France parle de nouveau au monde, après s'être tournée vers son passé immédiat, bref et plus lourd que tous les siècles

de son histoire. Qu'elle le presse, qu'elle en tire une leçon rigoureuse.

Reportons nos regards sur cette catégorie de faits qui forment secrètement la ligne de résistance des événements contemporains.

Dans le dernier demi-siècle, alors que nous nous resserrions sur nous-même, les Germains et les Anglo-Saxons augmentaient les effectifs humains de millions et de millions.

Depuis 1870, vingt millions d'hommes de l'autre côté du Rhin ont été appelés à la vie. Par le concours de leurs mains, dans l'air magnétisé par la multiplication de leurs volontés, un vaste édifice a pu s'élever, qui seul sur le continent européen peut se comparer aux prodiges anglo-saxons. Et quittant leurs soixante millions de frères, quinze millions d'autres Allemands sont partis pour l'Amérique. Là ils ont débarqué en même temps que vingt millions d'Anglais. Et voilà le corps principal qui a collaboré à la construction des Etats-Unis.

Quelques millions d'Anglais encore donnaient un nom à plusieurs parties de la planète, pavoisaient aux couleurs humaines d'immenses terres en Afrique, en Océanie, au Canada.

Pendant que tant d'hommes suaient et saignaient, que faisions-nous ? Nous ne faisions pas vingt millions de Français de plus, ces vingt millions qui nous ont manqué à Fashoda, en 1905, en 1911, en 1914, qui n'étaient pas là pour rendre les gifles ou se colleter avec les envahisseurs. La présence de ces vingt millions n'aurait fait de mal à personne. Au contraire leur absence a creusé au milieu de l'Europe laborieuse un vide qui a été la cause du malaise d'où la guerre est sortie. L'Allemagne a été tentée. L'Allemagne surpeuplée ne pouvait apprendre sans indignation que certains de nos départements se vidaient et que pourtant nous réclamions de nouvelles colonies et exigions contre elle l'aide de toute l'Europe, sans compter les barbares noirs que nous armions. Voilà notre crime : nous avons

tenté l'Allemagne, nous avons étalé cyniquement, sous le couvert des plus saintes valeurs humaines (respect de la personnalité des peuples, droit de propriété des territoires défrichés et animés par les ancêtres), une faiblesse dont le spectacle ne pouvait qu'exciter des hommes sains à la suffisance et à l'orgueil pour eux-mêmes, à la colère, au mépris, à la haine contre nous.

Et cette absence de vingt, de quarante millions de Français est une carence, une rupture de la solidarité planétaire, une trahison. Depuis cinquante ans nous n'avons pas pris toute notre part de l'effort humain. Ne discutons pas, ne chipotons pas, notre pouvoir de création n'est pas tari et si nos corps se sont dérobés, notre esprit n'a pas chômé. Mais le fait est que nous n'avons pas suivi dans leur grande aventure les deux groupes les plus vivants : Anglo-Saxons et Allemands. Notre empire colonial est une réplique médiocre. Si l'Afrique du Nord est une œuvre véritable, digne d'une grande na-

tion, digne de nous, c'est qu'entre 1830 et 1870 nous avions encore un excédent et que faute de millions nous n'avions pu faire autrement que de nous arracher péniblement... 500.000 âmes [1].

Or ce n'est pas en vain que l'effort des autres a été accompli, ce n'est pas en vain que les mères anglaises ont plus souffert que les mères françaises et que tant d'Allemands se sont exilés.

Des empires ont été bâtis, et c'est grâce à la puissance de ces empires que nous Français, imprévoyants et paresseux, nous avons été sauvés.

Nous n'avions pas mérité d'abord notre victoire, et c'est trop tard à force de sacrifices que nous en avons payé le prix. Et ce fut d'autant plus cher, ce fut ruineux...

Le quart de notre sol a été souillé et ruiné, cinq cent mille maisons ont été

1. Il est vrai qu'il y a le Maroc encore et l'Indo-Chine, qui avec notre peinture, notre musique, notre littérature éternellement renaissantes, nos victoires athlétiques sont les glorieux démentis à ma thèse dont l'inquiétude est palpitation de la vie.

abattues par les envahisseurs ennemis et amis, on a emporté nos meubles et nos machines, nos animaux ; nos femmes et nos enfants ont erré sur les routes. Tout cela nous fait crier au scandale. Plus que jamais nous voulons méconnaître les sources de cette histoire, nous annonçons que nos yeux vont se fermer et qu'ils ne se rouvriront que sur toute chose mise en place. Que tout soit réparé.

Assez ! nous sommes trop vieux pour jouer les enfants, tout cela est de notre faute. Voici enfin le châtiment de notre crime. L'implacable loi s'impose à nous. La démonstration est simple comme un récit biblique. L'homme qui a mal cultivé son domaine et qui a laissé sa femme stérile les voit convoités par certains de ses voisins qui veulent les lui voler. Mais d'autres saturés de richesses, préfèrent qu'on laisse tout le monde tranquille, craignant l'enchaînement des violences. Ils lui apportent leur secours rude et froissant. Maintenant tout le monde s'est retiré, nous laissant parmi les ruines. A

nous de les relever. La vieille justice, qui repose sur le talion et l'exact troc, sur le poids et le prix de la livre de chair, nous laisse les pots cassés.

S'il y a encore parmi nous des hommes qui ont le sens des antiques lois, ils s'inclineront.

Nous avons péché. Nous sommes punis. Mais que notre pénitence soit virile et que le monde qui a été mêlé à cette tragédie en médite la maxime eschyléienne.

III

L'ESPRIT TROUBLÉ

Après avoir enfoncé la main dans les origines de notre faiblesse, je veux en voir les premières conséquences, si graves : cette contagion de la faiblesse qui gagne toute l'âme, tout l'esprit d'un homme, corrompt ses idées, dévie et finit par invertir ses gestes, ses actes.

C'est ainsi que pendant cette guerre (dans son horreur, la première et la moins terrible des sanctions qui s'enchaîneront à notre crime) il est apparu que nous avions perdu la science de former des idées justes sur nous-mêmes, sur nos amis et sur nos ennemis, sur la portée de nos actes.

D'abord nous avons prouvé que nous n'avions plus le sens exact de nos ressources ; nous n'avons point su entendre l'économie de nos forces.

La conduite de nos chefs militaires a dévoilé que l'élite ne possédait plus en France cet art indispensable des profonds et naturels compromis entre le temporel et le spirituel, le physique et le moral. On leur en a fait un grief particulier, une partie des gens qui à tort ou à raison s'arrogent le droit à la parole ont cru se couper de la vaste et complexe responsabilité qui enveloppe tous les Français en rejetant sur les seuls militaires les erreurs de 1914 ou de 1917. Mais on ne peut pas accabler les uns, et exonérer les autres. Il faut avoir la force de répartir le poids des fautes. Les généraux français ont simplement donné un exemple, entre plusieurs que nous donnons chacun à notre façon, de ce fléchissement de tout l'être qui se manifeste tôt ou tard par une moindre énergie de l'intelligence à discerner et à maîtriser les faits. Le désavantage des

généraux était de déceler immédiatement leurs défaillances, bientôt marquées de la couleur voyante du sang de leurs soldats.

Nous alignions deux soldats où nous devions en ranger quatre. Mais ceci c'était la faute du passé. Nous la multipliâmes par une autre plus actuelle. Là où les Allemands ont sacrifié deux hommes, nous en avons sacrifié quatre.

Avec un ascétisme forcené, qui ne prouva pas la santé dont ils se vantaient au milieu de la décomposition de la société civile, nos maîtres militaires montrèrent leur ignorance de cette complexité des conditions qui favorisent la force dont ils auraient dû faire pourtant leur science principale. Mystiquement ils lancèrent des âmes contre les canons. Ils saccagèrent notre jeunesse, jetant au feu le germe même de la race. Et pendant deux ans ils nourrirent un Moloch qu'ils niaient : la machine. Trop tard ils découvrirent que ces machines (que ce soient des mitrailleuses ou des métiers mécaniques) sont la pro-

géniture rebelle et dévoratrice des hommes.

Ils firent la guerre en chrétiens ne redoutant pas pour leurs ouailles l'excès des supplices, mais le salut de l'Etat reposera toujours sur les valeurs pré-chrétiennes de l'économie de la force et du respect de la chair.

Pourtant de cette défaillance de notre entendement, de cette erreur d'évaluation qui a eu son contre-coup dans notre substance même, nous avons encore fait un prétexte à nous vanter ou à nous plaindre. Dans les assemblées des humains nous traînons nos cadavres sans penser qu'il est lâche de se lamenter parce qu'on a été frappé par son ennemi, et que ce sang retombe sur nous.

Il y a trente ans que nous avons perdu le sens viril de l'amitié. Avec quels transports excessifs, impudiques et ridicules nous nous sommes jetés dans les bras des Russes. Puis est venu l'engouement non moins lascif pour l'Angleterre dont nous

venions à peine d'essuyer l'insulte de Fashoda. C'est maintenant chez nous un art national que de déguiser nos véritables mobiles sous des prétextes sentimentaux et langoureux. Pourtant la vérité sévère ne prêtait qu'à la modestie et à la sobriété. Cet ennemi, l'Allemagne, que nous avions connu pendant des siècles divisé par notre intelligence et dominé par notre masse, nous commencions de le craindre et nous appelions à l'aide. Et ce qui fut encore d'un effet corrupteur, c'est que la double alliance que nous contractâmes formait un rassemblement de faibles qui se hantaient les uns les autres à cause de leur faiblesse.

Nous nous reposions sur la force russe, non sans la mettre en doute, mais ce doute nous l'étouffions sous les plus molles espérances. Et il n'échappait pas à notre jugement, dans la mesure où il gardait quelque robustesse, que l'Angleterre venait à nous parce qu'elle se sentait menacée par sa propre décrépitude autant que par la vigueur de cet ennemi commun

qui suffisait maintenant à inquiéter deux empires et une république qui avait tenu toute l'Europe en haleine. Certes les Anglais n'avaient pas lieu d'être plus rassurés que nous, et la lenteur avec laquelle ils ont reconnu une inévitable solidarité n'honore pas leur perspicacité et ne prouve pas que leur goût pour le « fair play » soit si exclusif. Cette lenteur fut un crime, contre eux-mêmes, contre nous, contre notre sort désormais commun. Chesterton a dû le dénoncer en 1914 dans un livre qui n'empruntait pas qu'aux circonstances son admirable rigueur.

Mais cette amende honorable si un Anglais l'a faite, si le peuple l'a renouvelée par ses sacrifices, l'Angleterre dirigeante ne l'a acceptée que du bout des lèvres. L'arrière-pensée de pouvoir encore, en dépit du plus tragique avertissement, éluder le destin, éviter de faire la part du feu, tout ramener à soi au moment des traités, rafler les résultats ; de pouvoir se dérober enfin à cette nécessité inéluctable pour elle comme pour la France d'aban-

donner une partie de sa souveraineté en faveur d'un pouvoir commun qui seul assurera le salut de nos deux empires contre les formidables périls qui s'accumulent en Orient.

Certes c'est une habitude fort insidieuse pour une grande nation, et que nous avons prise trop facilement, que de ne se plus suffire et de n'être que partie d'un tout, alors qu'autrefois par son génie national on a enfanté un monde qui enfermait tout l'humain.

J'indique ce péril, mais je n'ignore pas d'autre part les nécessités de la vie et je ne songe pas à sacrifier ici à une doctrine inhumaine. Je sais qu'on ne peut pas rester seul en Europe, ou si l'on se croit assez fort pour y être seul on n'y fait que des folies. Les aventures de Louis XIV, de Bonaparte, de Guillaume II marquent chaque siècle d'une preuve qui devrait être décisive, et amener enfin toutes les nations d'Europe à concevoir en esprit cette égalité que jusqu'ici elles n'ont su s'imposer entre elles que par la violence.

L'Angleterre qui par sa situation exceptionnelle s'est trouvée toujours au point d'équilibre, n'a jamais pu triompher d'un ennemi européen qu'en s'amalgamant à une nombreuse coalition. Il y a là une loi qui régit l'organisme européen. Il y a donc quelque chose de fort normal dans cette mise en commun que nous avons faite de notre responsabilité. Mais il se glisse, dans toute institution collective, un esprit pernicieux qui n'a pas manqué de faire ses ravages et qu'il faut dénoncer en grande crainte et en grande hâte. Aucun des membres d'une coalition, ou d'une majorité de peuples ne doit se vanter des résultats obtenus par la force. D'abord parce qu'il risque de faire un calcul intéressé qui peut l'induire en erreur sur sa propre valeur, ensuite parce qu'il y a quelque chose de monstrueux et d'inhumain dans la victoire du plus grand nombre. Le plus gros suffrage des nations ne vaut pas plus en son principe que celui des citoyens jetés pêle-mêle dans une urne. Nous sentions cela en 1814 et en 1815.

N'oublions pas encore une fois que si nous avions fait tout notre devoir de grande nation nous n'aurions dû qu'à nous-mêmes le résultat de novembre 1918 et que dans ce cas seulement la victoire eût été la pleine mesure de notre valeur. En nous mêlant aux autres nous avons été les initiateurs d'une grande confusion. Là encore fait foi la plus vieille expérience humaine et nous pourrions relire l'Iliade.

Enfin, dans le tumulte universel où nous étions engagés, par infatuation bien moins que par manque d'attention, nous n'avons pas su évaluer l'importance du rôle qui nous était mesuré ni en percevoir le sens exact. Nous avons cru que notre vieille querelle avec la Germanie était le pivot de ce conflit planétaire. Nous avons été confirmés dans cette illusion par le fait trompeur, ironiquement trompeur, que notre pays a été le principal champ de bataille.

Mais nous aurions dû, de bonne heure, pour éviter d'autres bévues, nous rendre

compte qu'il n'en était rien et que si la partie que nous eûmes à jouer restait jusqu'à la fin de premier plan, cela était dû, en dehors de la survivance de nos aptitudes militaires et de nos vertus civiques, à quelque chose d'accidentel, à notre situation géographique, beaucoup plus qu'à la nécessité de notre personnage dans l'agencement de ce drame.

Si par la pensée je supprime la France, je vois que la Grande Guerre éclate non moins violente, non moins inexpiable, parce que demeure le principal antagonisme, celui de l'Allemagne et de l'Angleterre.

La guerre de 1870 était bien une affaire privée entre la France et l'Allemagne. Mais depuis 1900, il s'agissait d'autre chose. L'Allemagne, à cause du développement de sa puissance, regardait par-dessus la France. Elle tendait à la domination mondiale, non point tant par excès d'ambition que pour céder aux nécessités modernes qui font qu'aujourd'hui une politique est mondiale ou n'est pas. L'ère des grands empires (ou des grandes al-

liances, et nous verrons le parti que nous pouvons tirer de cette alternative) est ouverte.

Donc l'Allemagne pour en venir à ce stade ultérieur songeait d'abord à balayer les obstacles européens. En premier lieu la France, à cause du voisinage, puis l'Angleterre, qui détenait encore une vaste autorité. Ensuite seulement on entrerait dans le véritable champ d'action et ce serait alors les conflits grandioses avec l'Amérique, avec la Russie, avec l'Asie. Nous étions placés sur la liste des rivaux et des victimes comme les premiers en date, mais non point comme les plus grands.

L'Allemagne aspirant à un élargissement mondial ne portait en elle d'hostilité véritable que contre les puissances qui occupaient la largeur du monde, mais désirant détruire des flottes, conquérir des colonies, envahir de lointaines latitudes, elle rencontrait sur sa route, au départ, avant même d'arriver à la mer, l'armée française, un des chefs-d'œuvre de

notre civilisation, instrument anachronique, à demi détraqué, à demi parfait, formidable. Armée qui ne devait servir à rien, semblait-il, puisque la nation qui la formait de sa moelle ne la nourrissait plus d'assez de sang ni d'assez d'ambition. Cette armée n'était là qu'à cause d'une tradition étroite et bornée par un seul poteau-frontière, pour reprendre une querelle de mur mitoyen. N'ayant pas une raison d'être suffisante (qu'est-ce que l'Alsace-Lorraine et la maigre légende de Déroulède que le génie de Barrès s'est exténué à enrichir, à côté des puissants mobiles de Louis XIV, de la Convention ?), cette armée qui n'était pas commandée par une idée générale s'est enrôlée tout naturellement sous les bannières étrangères. Elle a sauvé un empire branlant, elle s'est dévouée à la police d'un continent et depuis 1914 jusqu'à 192... s'est offerte aux plus mauvais coups.

Non, sur la Marne il ne s'agissait pas de la reprise de l'Alsace-Lorraine ou de la perte de la Champagne, mais du sort

de l'hégémonie anglaise. L'Angleterre, menacée de toutes parts par les puissances nouvelles : Etats-Unis, Japon, Russie, cèderait-elle à la première attaque, à la moins terrible peut-être, à celle de l'Allemagne, la seule nation européenne qui songeât à disperser cette Carthage éparse et mal jointe ?

Alors que dans cette lutte préliminaire, l'Angleterre n'engageait ses forces qu'avec prudence, nous d'un coup y jetions tout notre poids, parce que nous nous sentions voués aux gestes extrêmes et à la merci du premier accrochage.

Pour compléter le système de ces considérations qui ont diminué dans l'esprit des hommes la portée de notre intervention, on en vient à cette dernière qui est principale. Quelque faibles que dussent être les conséquences lointaines de nos coups, nous aurions pu compter au moins sur leur effet immédiat. Mais il n'en a rien été. Nos coups, avec quelle audace et quelle ardeur qu'ils soient portés, le sont d'une main énervée où

arrive l'influx d'une volonté qui n'est plus, comme aux temps de belle jeunesse, en harmonie avec celle des Dieux. Au premier heurt, emportés par un mouvement mal calculé, nous allons à terre. Charleroi. Nous nous reprenons, parade, riposte. Mais notre courte force s'échappe dans ce second effort et comme il n'est pas suffisant et n'assomme point l'ennemi, nous roulons pêle-mêle avec lui, dans la boue de nos campagnes défoncées, dans une confusion durable.

Pour renouveler et prolonger notre effort, il nous fallut le renforcer de celui de beaucoup de compagnons, en sorte que ceux qui nous devaient le plus à cause de ce premier effort qui les avait sauvés, ne virent plus que le secours qu'ils nous apportaient à leur tour et s'autorisèrent à l'ingratitude.

C'est ainsi que, malgré la part capitale que nous avons prise dans cette guerre par la tête et par le poing, nous ne pouvons dire que c'est nous qui avons vaincu l'Allemagne. Dès lors ne pouvant jeter

cette affirmation qui seule aurait compté dans la balance du jugement du monde, nous retombons à une mesure fort médiocre. Nous nous perdons dans la foule des vainqueurs de l'Allemagne et la victoire saisie par vingt bras échappe facilement à une emprise aussi maladroite.

Déçus par cet événement où nous avions mis tout nous-même et d'où nous espérions, en le menant à bien, tirer des compensations, des récompenses infinies, en ouvrant les yeux maintenant sur l'état du monde, nous devons nous attendre à une déception plus large encore.

IV

LA FRANCE AU MILIEU DU MONDE

La planète n'est plus qu'un seul champ politique où la même partie engage tous les intérêts humains. Mais si je puis par un pressentiment embrasser cet ensemble, il m'est impossible, à cause des faibles moyens dont dispose mon investigation, de le faire par la raison en rapprochant les morceaux qui flottent devant mes yeux. Aurais-je une vue du monde plus complète et mieux jointe si je passais ma vie à cette étude, si j'étais diplomate, politicien ? Peut-être alors je me leurrerais trop facilement de certitudes qui d'aventure s'emboîteraient les unes dans les autres.

Pendant la guerre, moi qui ne suis qu'un homme de lettres, un homme d'études, et qui aie pour connaître la vie d'autres voies que celles de l'action, on m'a jeté dans l'armée. On a fait de moi un fantassin, un terrassier. Je n'ai pas rechigné à la besogne : ma jeunesse emportait tout, et là où il y a des hommes un poète peut toujours vivre. J'en veux tout de même à la démocratie d'avoir pendant quatre ans flagellé ma fantaisie. Et encore j'avais le goût de la politique, ce qui devait me consoler d'éplucher les pommes de terre, mais j'ai connu des poètes plus purs que moi qui ont manqué mourir d'ennui.

On m'a jeté dans la confusion. Il faut que je m'y débrouille, il faut à tout prix que je mette un peu d'ordre autour de moi.

J'essaie de situer la France au milieu de notre petit monde planétaire, voici que de nouveau les nombres apparaissent, se multiplient, composent un texte où il faut que je déchiffre le sort des miens,

l'avenir de ce qui m'est cher : un certain idéal européen où il entre selon le vœu de la nature beaucoup de la pensée de ma patrie, et tout ce qui est vivant, j'espère, dans les autres patries.

Je mets la main d'abord sur des nombres bruts, des touffes arrachées au tuf humain. Il va falloir démêler les délicates réalités qui se dissimulent dans ces arabesques imposantes comme les symboles sur les étendards.

Enormes, écrasants, les groupes de neuf chiffres :

Chine	430 millions
Empire Britannique......	450 millions
Russies	150 millions
Etats-Unis..............	110 millions

On remarquera plus tard que c'est aux alentours de la première (j'ai tout de même envie de rayer ce mot, où il y a une audace macabre et désespérée) guerre mondiale que ces gros corps se sont détachés sur la planète et qu'autour d'eux tout s'est rapetissé ou effacé.

Quelles modestes proportions prend ma patrie, accrochée à l'extrémité d'un continent, entre ces monstres qui semblent attendre quelque déluge. Hé ! elle garde des proportions classiques. Je pense à l'Attique qu'un homme parcourait à pied en un jour. Je puis monter dans le train à Calais le soir et me réveiller le lendemain matin à Marseille.

Il est vrai que nous nous augmentons de tous ceux-là, noirs et jaunes, qui se groupent autour de nous. Ce second empire colonial du monde, mes garçons, où on ne voit pas souvent le bout de notre nez.

Nous arrivons donc loin derrière les gros, à la tête du second groupe avec

quelques ..	80 millions
Japon	73 millions
Allemagne.	63 millions (4 Autriche ?)
Italie	40 millions

Certes on se ferait l'idée la plus fausse de la hiérarchie secrète qui, aux yeux des dieux, ordonne les soixante états qui se

partagent nos 1.500 millions de contemporains, si on acceptait les présomptions qui se forment de ce premier coup d'œil.

Selon la conception européenne qui l'emporte partout sur la planète humaine, en appliquant le critère de la force, de la puissance effective, on doit éliminer de ce premier rang des masses entières qui ne sont que des fictions. La plupart de ces zéros représentent l'Asie et l'Afrique. Or ces continents étaient déjà en décadence avant leur contact avec l'Europe ; ils avaient épuisé le principe de leur propre civilisation. Cette première faiblesse s'est doublée d'une seconde faiblesse. Ce n'est pas sans de terribles pertes physiques et morales, sans d'affreux troubles intellectuels, qu'ils s'adaptent par des moyens précaires et artificiels aux méthodes qui leur paraissent être le propre du génie européen.

Du point de vue moderne de la force industrielle et militaire, on doit admettre que pour le moment ne comptent guère les deux tiers des habitants du globe,

ces millions d'Asiatiques et d'Africains.

Il faut ajouter que la sentence que rend une sagesse plus ancienne qui juge les activités humaines d'après leurs résultats spirituels, est la même. Si on peut craindre que le génie européen ne soit sur le point de se laisser déborder par cette bizarre mystique du réalisme qui est l'exagération de son penchant à l'activité concrète, on doit constater que l'Inde ou la Chine semblent bien taries et que les renaissances actuelles sont illusoires et commandées par les idées européennes mêmes auxquelles elles s'opposent. Tagore est-il plus qu'un habile et heureux écrivain régionaliste ? Certes je crois à l'importance tragique de ce réveil de l'Orient qui fascine Allemands et Russes. Mais sera-ce autre chose que la formidable émeute d'une humanité qui a perdu le sens de sa destinée, qui est déviée irrémédiablement par l'exemple européen, et qui veut se débarrasser de ses oppresseurs pour ne rien faire d'autre que d'accomplir soi-même dans les pires conditions

ce compromis entre l'idéal de l'Orient et celui de l'Occident qu'elle reproche à l'Europe de manigancer hypocritement ou d'imposer par violence égoïste ? Un Gandhi lance contre la chimère du lucre européen, contre notre cauchemar mécanique, un anathème que çà et là sur la terre des hommes réfléchis méditent déjà depuis quelque temps. Mais sera-t-il écouté par les siens qui ne veulent se débarrasser des Anglais que pour se mieux adonner à la vanité de l'imitation ? et lui-même ne se relâche-t-il pas déjà, n'est-il pas forcé, par la fatalité d'un engrenage où il faudra bien que passe toute l'humanité, à tempérer le refus absolu qu'il oppose à la tentation européenne ?

Cette émouvante revendication de l'Orient contre les excès de la concupiscence occidentale, on en a rêvé en Allemagne. Je crains bien que cela ne doive déchoir promptement à un truc de propagande, que cela ne se réduise à un levain électoral pour fomenter les plus récentes démocraties.

Mais je puis pousser plus loin mes observations sur cette figure de l'humanité que j'ai tracée au tableau noir. Elle est semblable aux images grossières qui affolent les esprits modernes et suscitent les impérialismes.

Cette façon de juger les réalités humaines au poids, à la tonne, d'évaluer la dose d'énergie monnayable, c'est l'Angleterre (par la force des choses, et quelle magnifique compensation spirituelle elle donnait au monde en même temps, en créant la plus belle peut-être des littératures européennes) qui l'a inventée et répandue universellement.

Or je m'aperçois qu'ayant soustrait de mes tables de valeur l'Asie, j'ai par là considérablement allégé le nombre britannique. Il faut en disséquer les chiffres de plus près.

A l'heure actuelle, mieux encore qu'avant cette guerre qui fut leur guerre, on peut dire que les Anglo-Saxons tiennent le monde. Sans ses colonies, ses dominions et l'Irlande, la Grande-Bretagne n'est

pas, à peu de choses près, une plus grosse nation que la France. Mais pendant cent ans elle a jeté généreusement des hommes dans tous les coins de l'univers, et ce qu'elle a semé elle l'a récolté. Il y a deux grandes puissances anglo-saxonnes qui tiennent les océans. De ces piliers posés sur tous les rivages, l'ordonnance et la solidité ne sont-elles pas factices ? tout un pan de cette façade qui couvre le monde n'est-il pas près de s'écrouler ?

Une de ces deux puissances anglo-saxonnes, celle qui a donné le jour à l'autre, qui apparemment est encore en tête et dépasse son émule par l'immensité des territoires et le nombre des sujets, l'Angleterre, n'est-elle pas sous le coup d'une menace qui dépasse de beaucoup ce que nous, peuple stérile et mesquin, pouvons craindre ; ne risque-t-elle pas de perdre ses colonies par la révolte, ses dominions par le mouvement naturel de l'ingratitude, son industrie par la disparition de ses privilèges et de ses monopoles, sa puissance financière par la mi-

gration de l'or et le déplacement du marché, sa solidité sociale par le dérèglement de ses masses sans travail et l'humiliation de ses élites ?

Il y a dans notre voisinage, dans notre compagnonnage, une grande destinée dont le magnifique balancement séculaire commence de diminuer selon la loi, à peine a-t-il atteint son plus haut période. Il peut y avoir peut-être des amitiés entre les peuples comme entre les individus. Une certaine angoisse anglaise vient doubler mon angoisse française, et ces deux sentiments se fondent dans une grande sollicitude humaine, ou plus strictement européenne. Car enfin si la fatalité de sa carrière a écarté la Grande-Bretagne de l'Europe, il serait fou de mettre en doute qu'elle lui appartient par tout ce qu'elle en a reçu et tout ce qu'elle lui a rendu spirituellement. Je m'inquiète donc de tout ce qui peut ébranler la grandeur britannique puisque je crois à la nécessité de l'Entente sur quoi repose le salut de l'Occident.

Je songe que si la défense immédiate de Londres est entre Strasbourg et Anvers, le point sensible de l'ordre mondial est aux Indes, et que si les Anglais doivent abandonner le Gange, eux et nous devrons fournir un effort surhumain pour tenir sur le Rhin. Même au cas où l'Angleterre — ce que la France doit souhaiter plus que tout au monde — parviendrait à maintenir sa position providentielle de tutrice des races, elle pourrait être atteinte dans sa position métropolitaine. Que deviendra alors son empire, frère aîné du nôtre, pierre de touche de l'ordre européen dans le monde ? Est-ce qu'elle pourra dominer la présente crise ? renouveler les assises de sa prospérité, limiter la part de ses adversaires, surtout renoncer au privilège de nourrir et de gaver la plus somptueuse et la plus rare aristocratie du monde ? Ou bien sera-t-elle débordée et formera-t-elle, débarrassée de ses possessions exotiques, un nouvel empire angevin avec la France, demi-agricole, demi-militaire, pressé sur le

Rhin par un formidable reflux asiatique?

Elle pourra passer la main à l'Amérique. Le génie anglo-saxon, qui est plus grand que l'Angleterre, pourra l'inciter à remettre bientôt, alors qu'il sera encore temps, entre les mains du nouveau champion les destinées difficiles de tout l'ancien Empire Britannique qui n'exigent rien moins pour être assurées que cette alliance de la plus forte tradition politique à la robustesse juvénile des Etats-Unis. Ce serait prévenir les événements, étouffer les désordres et les convulsions.

En attendant, qu'elles le veuillent ou non, la France et l'Angleterre sont liées par leur affaiblissement simultané. Ne pouvant plus espérer une plus grande puissance que celle qu'elle connaît, aucune des deux ne peut craindre de porter par son aide à un point dangereux la puissance de l'autre. Tandis qu'un rapprochement avec l'Allemagne ne présenterait pas la même sécurité, bien que ce peuple, comme tous les autres peuples européens, ait perdu beaucoup de sa vigueur.

Mais il faut reprendre cette enquête sur l'état dernier des valeurs humaines. La plus grande incertitude qui se dresse au milieu du monde n'est-ce pas les Etats-Unis ? Pour la première fois on voit un empire qui soit à l'abri de cet inconvénient capital qui jusqu'ici a perdu tous les empires. Les Etats-Unis n'ont pas de voisin. Remplissant tout l'espace entre les deux Océans, confinant au Nord et au Sud avec des peuples peu nombreux perdus dans leurs propres immensités, ils sont mieux isolés du monde que l'Egypte antique.

Pourtant chaque jour les distances s'écourtent et le réseau économique enserre plus étroitement tous les hommes.

Les Etats-Unis sont là debout avec leur stature gigantesque, incertains. Le jour approche où ils vont s'interroger sur leur destinée. La Terre semble les favoriser et leur jeter à pleines mains tout ce qu'elle peut donner à l'homme, mais cette déité n'est-elle pas sans arrière-pensée et ne va-t-elle pas les éprouver ?

Une question plus grave que celles qu
m'agitent au sujet de l'Angleterre et de l
France se pose devant le formidable aveni
américain, une question qui enveloppe e
résorbe toutes les autres.

Pour le moment je vois seulement ceci
l'Amérique s'est levée et toute l'échell
des grandeurs politiques est à refaire
L'intrusion dans l'activité mondiale, qu
était tout abandonnée à l'Europe et à se
entreprises mesurées, d'un Empire auss
formidable par le nombre et l'énergie
dont le territoire est à l'abri de tout
insulte et comme retranché sur une autr
planète, cela en brise le rythme. Il nou
faudra du temps pour nous mettre a
point.

Ce n'est pas tout : l'Amérique n'est pa
une exception. Voilà que de l'autre côt
du monde s'agite dans la fureur d'un
naissance d'Hercule, la Russie nouvelle
l'autre puissance de demain. Peuples d'Eu
rope réduits et exténués, nous sommes entr
ces deux masses : Amérique et Russie
ces deux moitiés immenses d'un hori

zon d'airain. L'intérêt politique s'écarte. N'est-ce pas la Russie qui délivrera la réponse à la question qui touche au point sensible présentement de la destinée humaine ? Mais cette question les peuples américains la posent, si riches de moyens matériels et spirituels, mais si dénués de principes.

Peut-être le dialogue entre ces deux personnes obscures, ces deux demi-chœurs qui entament déjà, sans que les oreilles humaines le perçoivent, un chant interrogateur et anxieux, ne pourra-t-il se dénouer sans que l'Europe qui va se replier dans une pénible et confuse gestation, intervienne, immuable protagoniste.

Avant d'écouter cette question, retournons-nous donc vers cette Europe resserrée.

L'ancien continent se divise en quatre parties, en quatre zones de l'Ouest à l'Est : L'Entente de l'Occident (France, Belgique, Angleterre, Italie) ; la Germanie mutilée ; la petite Entente des Slaves occidentaux et des Latins orientaux ; la Russie

à cheval sur l'Europe et sur l'Asie, caressant et convoitant l'Islam.

Le rôle des patries n'est pas terminé. La patrie restera longtemps, sans doute toujours, la forme classique, constante, où se coule naturellement l'activité. Sa mesure est un point d'équilibre. La force centripète réunit les hommes, anime les entreprises, les communautés, mais n'est pas assez puissante pour réunir toutes les cités en une cité, combattue qu'elle est par la force centrifuge qui dissout les empires, fomente les particularismes, suscite les individus et les rebellions non moins saintes que les obéissances.

Mais si l'ère des Patries n'est pas close, l'ère des Alliances est ouverte.

L'Europe, placée entre des Empires aux dimensions continentales, commence à souffrir d'être divisée entre vingt-cinq Etats, dont aucun n'est de taille à dominer tous les autres ou à la représenter dignement dans la concurrence disproportionnée qui s'ouvre entre d'énormes morceaux d'Asie et d'Amérique. A peine vient-elle

de se fragmenter davantage à cause du reclassement nécessaire des nationalités, que déjà une puissante tendance à l'union la travaille. Et c'est ainsi qu'on voit s'ébaucher ces personnes plus vastes, ces Alliances qui demain auront une physionomie propre comme les patries au-dessus desquelles elles s'élèveront, et dont elles mêleront les traits. Chacune de ces personnes aura sa responsabilité dans le nouveau conseil européen. Peut-être par la pratique de la fédération, nous parviendrons à évoquer l'âme défunte de la patrie européenne, et à retrouver la filiation de l'Europe chrétienne du XIIIe siècle, de la société aristocratique et intellectuelle du XVIIIe siècle.

Il ne s'agit pas là d'une rêverie cosmopolite, d'une imagination de luxe, mais d'une nécessité pressante, d'une misérable question de vie ou de mort. L'Europe se fédèrera ou elle se dévorera, ou elle sera dévorée. Et les générations de la guerre, qui ne semblent pas en prendre le chemin, feront cela ou bien il sera trop tard.

De même que j'ai médité un instant sur la destinée de l'Angleterre dans l'Entente, il me faut songer au sort prochain de ces fraternités d'Europe, et aux difficultés que les autres rencontreront pour faire leur devoir, avant d'aborder celles qui paraissent prêtes à nous accabler nous-mêmes.

Des Slaves Occidentaux que peut-on attendre ? Ils sont divers, dispersés, mais si la Yougo-Slavie, la Tchéco-Slovaquie, la Pologne s'unissent, entre la Baltique et la Mer Noire, à la Roumanie d'une part et d'autre part à l'Esthonie, à la Latvia, à la Finlande, à la Lithuanie, c'est 75 millions d'hommes. Ils se glissent à travers la construction européenne comme une matière plastique aux propriétés inconnues. Elle peut lier ou délier toute la maçonnerie. Leur rôle immédiat à eux qui confinent dangereusement avec la Germanie, la Russie, l'Islam, et qui sont mêlés à ces peuples voués par leur isolement à l'aventure : Bulgares et Hongrois, est évidemment de faire tête de toutes

parts, de gêner, d'empêcher. D'empêcher que l'Allemagne, qui par le meilleur de sa culture est occidentale, cesse d'être une nation européenne et cède à la monstrueuse et passagère tentation de devenir orientale, ou tout au moins à la redoutable chimère de jouer avec les forces de l'Orient sans craindre d'être débordées par elles. Mais c'est là une mission de fortune, un pis-aller ; ce n'est pas dans cette fonction négative que ces peuples peuvent trouver leur accomplissement. En se faisant respecter, alors qu'ils sont petits et unis par les liens fragiles de l'amitié, ils peuvent introduire dans cette Europe centrale où a régné si longtemps la conception impériale de l'hégémonie par la force, des habitudes de liberté qui peuvent peu à peu amadouer la méfiance germanique éveillée par Iéna et 1918. La Petite Entente peut propager dans les parties les plus confuses et les plus rudes de l'Europe, des mœurs policées qui prospèreront, en dépit de la malveillance de l'époque.

Les passionnés de méfiance me condamnent ; ils me montrent l'Allemagne butée, raidie, fermée à toute autre idée que celle de revanche et de suprématie. L'Allemagne sort de cette guerre amère et incrédule, indignée et malintentionnée comme nous, comme toutes les nations. Ce qui est Allemand est diminué comme tout ce qui est Européen. Son fort et son faible ont été violemment découverts. Son histoire pleine de grandes choses inachevées, de trous, de malheurs, de maladresses, semble encore une fois tourner court. La fortune d'aucun état continental ne peut présenter cette continuité indifférente qu'offre une Angleterre insulaire. Mais cette dernière déception allemande est par trop forte : perdre en même temps une dynastie et un idéal nouveaux auquels on avait sacrifié tant de certitudes éprouvées. L'Allemagne pourra-t-elle se dominer ? saura-t-elle patienter jusqu'au jour d'apaisement où un examen de conscience sera possible et efficace ? Elle est encore toute chaude de la lutte, et de la

grande passion qui s'est emparée d'elle il y a cinquante ans.

Grâce à des circonstances matérielles, parce que nous ne possédions pas les grossiers talismans, charbon, fer, pétrole, les maximes antiques ont prolongé chez nous plus que chez d'autres leur influence modératrice. Nous sommes restés à l'abri de la fureur moderne. Mais il faut que nous comprenions cette fureur. Du reste la voici qui nous saisit. C'est elle qui dévore l'Allemagne. Après l'Amérique et l'Angleterre, l'Allemagne est le peuple le plus engagé dans l'aventure industrielle qui affole peu à peu toute l'humanité : produire, produire n'importe quoi, (et jouir n'importe comment, aux moments perdus). L'Amérique et l'Angleterre sont en pleine mer. Elles ont pu déverser leur frénésie sur des terres vierges, ou des peuples faibles. Mais l'Allemagne est en pleine terre, en pleine Europe. Elle a ses voisins. A nous de lui faire comprendre (comme on nous l'a fait comprendre par deux fois en la personne de

Louis XIV et de Napoléon, comme nous l'avons fait comprendre à la maison d'Autriche), par la violence d'abord, par la douceur et l'habilité ensuite, que l'Europe est un continent où la vie n'est possible qu'à condition d'admettre et de pratiquer l'égalité. Ce devoir incombe à la France depuis les plus obscurs débuts de l'histoire européenne, depuis Bouvines, depuis Tolbiac, depuis le long débat entre le Saint Empire Romain Germanique et le « Royaume » insoumis au spirituel comme au temporel. Pour se faciliter ce devoir que lui recommandent la prudence, l'intérêt, la charité, la France doit beaucoup imputer des écarts de l'Allemagne, à la force de perversion et de dérèglement qui prend sa source dans les douleurs de l'enfantement économique. Nous avons eu Bonaparte, les Allemands ont Stinnes.

Hier au soir elle avait encore Ludendorf, ce matin on peut s'apercevoir que nous nous hallucinons sur notre armée.

Nous nous laissons prendre au militarisme qui est la plus sournoise des perversions modernes. Sous une apparence de vieille passion surannée, elle s'attaque aux esprits qui, séduits par le prestige de la fidélité, pensent être le plus solidement attachés à une antique discipline [1]. Et peu à peu elle les aiguillonne dans une voie où, le plus inconsciemment du monde, mais avec une rage incroyable, ils renient tout ce qui était leur foi et accomplissent tout ce qui peut en dissoudre l'essence.

Quel spectacle peut mieux confondre l'esprit, par la malignité de la métamorphose, que celui que donne un aristocrate comme M. de Castelnau lorsque dans un parlement il réclame toute la jeunesse de son pays pour la rejeter six mois de plus dans ces casernes démocratiques où il ne

1. Sous une autre apparence, qui lui est plus naturelle, par ses allures égalitaires, rigoureuses, parce qu'il est la seule mesure radicale qui soit à leur portée, le militarisme séduit les enfants ingrats de la démocratie, les dictateurs démagogues. (cf. Commune de 1871, Bolchévisme).

peut ignorer que le culte de la guerre, mi-païen mi-chrétien dont il a gardé la noble tradition, est faussé par l'automatisme.

Mais les Français sortent de cette guerre malades, fiévreux et pleins des travers et des fatales manies des malades. Sentant obscurément qu'ils sont incapables d'ouvrir les yeux sur leur mal et de le débrider par une opération qui serait une preuve de lucidité et d'héroïsme inconnue de l'Histoire, résignés aux demi-mesures, ils préfèrent ne pas regarder plus loin que le bout de leur nez. Renonçant à renouveler la source de la force, ils s'attachent à cette figure de la force éphémère et déjà périmée : une armée, un échiquier de chair dont on pousse les pions selon un plan sans avenir, dans ce temps de transformations incessantes et catastrophiques, où une faune de canons-géants grouille dans le cerveau des ingénieurs, une ornithologie fantastique dégringole de l'Olympe avec les foudres de Jupin, tandis que des marmites des sorciers enchaînés à

la démence des nations s'échappent des gaz pires que toutes les misères humaines.

Voilà comment nous, Français, nous cédons aux erreurs de l'époque. Et maintenant, c'est vers les Allemands qu'il faut nous tourner pour leur demander de nous rendre l'indulgence dont nous aurons fait preuve à l'égard de leur arrivisme à la moderne et de comprendre quelle inquiétude guérissable nous attache à cette armée, à ce bouclier qui, dans le désordre universel, à cause de notre fragilité même, nous paraît le seul gage de paix.

C'est ainsi qu'on voit ébaucher et se correspondre les devoirs complexes et difficiles dans l'exercice desquels il faudra bien que se forment les quatre ou cinq personnes morales où se ramasseront peu à peu les reflets d'une Europe unique.

Aux uns, à ceux qui ne croient plus à l'existence de quelque chose de commun entre les hommes et qui se résignent à n'avoir plus de communication avec la voix de l'espèce, avec la Raison que par

le seul organe national, par le seul génie de leur patrie, cette esquisse paraîtra une utopie dangereuse et vaine. Tout semble justifier leur attitude désespérée, inflexible ; une grande panique s'est abattue sur les peuples et ils se craignent les uns les autres, chacun sentant dans son cœur qu'il n'y a rien de sûr que l'égoïsme dans le cœur de l'autre.

Il y a la même tragédie hâve et hallucinée dans la politique que dans les mœurs.

Aux autres, ces démarches tâtonnantes, coupées de soubresauts et de frémissements, vers les voies abandonnées de la prudence, paraîtront trop timides.

Peu importe. J'ai voulu me décharger de mon souci et tracer de mon pays une figure plus récente et plus véridique. Je tâche d'ajuster cette figure aux nouveaux aspects du monde qui se dressent et grossissent autour de nous.

Je jette alternativement mon regard perplexe sur cette France qui m'est naturellement chère et sur tous ces êtres qui par-

tagent la passionnante aventure humaine.

Les nations ont une âme. Quand je pense à la France, je me représente une volupté saine qui se détache à peine de l'instinct de reproduction, qui en est le prolongement. Cette volupté est une force en exercice, elle n'est pas encore dévorée par la stérilité vers quoi pourtant elle égare l'homme. Elle émacie le corps et l'épure comme une ascèse.

C'est ainsi que la France est toute âme entre les Anglo-Saxons et les Germains encore lourds de céder tard à des appétits élémentaires. Ses raisons de vivre sont encore spirituelles, c'est d'hier seulement qu'elle songe à compter les avantages matériels.

Telles sont les deux faces de cette petite médaille d'or : la valeur française. D'un côté les chiffres où nous nous trompons et trompons volontiers les autres. (Depuis Trafalgar, Fashoda, Washington, nous ne sommes plus une puissance mondiale de tout premier plan. D'abord parce que le monde est occupé par les Anglo-

Saxons, ensuite parce que nous sommes Européens et que l'Europe n'est plus le seul continent vivant.)

De l'autre côté un visage humain, où se gardent le mieux les traits d'une beauté éternelle, d'une force véritable.

A ceux qui font le procès de la France, on ne peut laisser croire qu'ils font seulement le procès de la faiblesse. Dans sa négligence à suivre ses rivaux, il y a eu autre chose que de la paresse, il y a eu de la méfiance, un recul instinctif.

Ce long attentat que nous perpétrons contre l'instinct de l'espèce, ce choix que nous avons fait d'une demi-stérilité dans l'ordre de la chair, cela ne se prête pas à un jugement sommaire. La raison s'offre à nous justifier, elle qui tour à tour redresse la nature ou menace la vie. Peut-on sans réserves reprocher à la France, qui n'a pas fourni il y a si longtemps le formidable effort de la Révolution et de la Construction Impériale, de n'avoir pas fait autant d'enfants que l'Allemagne, qui a eu tant de peine à se remettre de la guerre de

Trente Ans. Je dois admettre que les peuples sont conscients puisque je les tiens pour responsables. Je pourrais donc dire que nous nous sommes arrêtés par sagesse sur la voie d'une folle concurrence : on ne peut pas multiplier l'Européen comme l'Oriental. Nous ne sommes pas des coolies. On ne peut pas produire indéfiniment des ouvriers et des soldats.

Il fallait que quelqu'un s'arrêtât le premier, or nous sommes un peuple logique. Nous sommes souvent arrivés les premiers à des endroits où nous n'avons fait que passer et où les autres, venus après nous, sont restés. L'Angleterre, l'Amérique, l'Allemagne sont atteintes. Elles doivent traiter avec ménagement une nécessité physique qu'elles connaissent déjà. Ne pourrait-on soutenir avec des arguments, que les malthusiens qui ne sont pas tous des téméraires ont eu le mérite de mettre au jour, qu'il fallait marquer une solution de continuité dès la fin du XIXe siècle, empêcher le pullulement de l'Europe ?

Ce n'est pas sur ce terrain seulement

que la France doit donner l'exemple audacieux et dangereux de la mesure.

Il faut en venir à la question qui demain va assaillir l'esprit de toutes les patries.

V

LES PATRIES ET L'AVENTURE MODERNE

Les patries sont sorties de la guerre couvertes de sang, chancelantes. Leurs entrailles ont été souillées, selon la nécessité impure, par le profit. Mais que leurs faces sont émouvantes, émaciées par le sacrifice de leurs enfants. Elles sont aimées d'un amour exaspéré.

En ce temps-ci toutes les tendances sont poussées à l'extrême et raffinées par la conscience. Notre sensibilité patriotique est inouïe. Elle est maladive, faite d'inquiétude, de doute. Elle s'enfièvre de ce reste de sentiment religieux qui ne trouve plus sa voie ancienne. Ses racines avares sollicitent toutes les parties de notre esprit.

Elle se perd aussi dans la manie, les ridicules. Mais c'est la grande hallucination des temps modernes.

Quoi de plus pathétique, de plus fantastique que ces peuples autrefois égarés qui, depuis un siècle, se cherchent, se rassemblent comme dans des limbes, s'illuminent de la découverte de leur génie, se perdent encore, se retrouvent, puis s'emplissent de plus en plus du pieux amour d'eux-mêmes. Bientôt ils ne résistent plus au sentiment et à l'idée. Gonflée d'un murmure de poètes, de chanteurs, la foule s'élance et génufléchit dans l'hécatombe des émeutes. Les soldats jurent, frappent, répriment cette faible indignation. Alors les armées rebelles se forgent comme des âmes. Enfin le jour de délivrance est arrivé. Il y a eu dans toute l'Europe une résurrection de la chair des nations. Et cette bonne nouvelle se propage maintenant en Asie, en Afrique. Mystérieuse reviviscence des formes.

Ni les uns, ni les autres, nous ne pouvons être étrangers à ces grands mouve-

ments d'amour. Il en est de plus vastes encore. Et nous ne les ignorons, non plus, car tous les penchants de l'amour se succèdent les uns aux autres. L'amour des patries a cette première et véridique séduction, il est charnel. On aime des êtres et des choses qu'on connaît, qu'on voit avec ses yeux.

Mais comment l'homme qui peut fournir aux plus hautes exigences de l'esprit, nourrira-t-il une telle passion ? Dans ce dernier quart de siècle, certains ont assouvi par elle de puissants et nobles désirs, d'Annunzio, Kipling, Barrès [1] sont pour les patries des amants légendaires.

Ils ont bien fait, ils ne pouvaient faire autrement. On adore la merveille humaine en réservant un soin idolâtre à une de ses multiples figures. Chacune est assez étonnante pour qu'on s'y complaise et qu'on la préfère avec emportement. Mais ceux-là même qui ont tant aimé leur patrie et qui

1. Et par les voies plus secrètes qu'André Gide a choisies, de délicates preuves de cette dilection nous ont été offertes.

ont découvert des ressources de cet amour inconnues des siècles précédents, nous donnent une leçon qui, à être bien entendue, dépasse l'exemple qu'on y a d'abord vu. En effet, aucun ne s'en est tenu à cet amour singulier, ou il ne l'a poussé si loin qu'après avoir exercé son cœur sur des objets concurrents, et nourri son esprit de leur substance différente. C'est ainsi que Gœthe, Schopenhauer, Nietzsche, Michelet, Renan, Taine, ont aimé complexement la France et l'Allemagne, que Barrès, Maurras et d'Annunzio se sont épris de plus d'un aspect méditerranéen, que Kipling a trouvé dans l'immensité de son Empire la possibilité de satisfaire un génie vorace et de dédier une tendresse ambiguë à l'Angleterre et à l'Inde.

Et l'on a dit que le génie n'a pas de patrie ! Non seulement il en a une, qui est son indispensable attachement au concret, ce concret sur quoi il se jette voluptueusement, qu'il aime tant qu'il le sublime, et en tire cette goutte d'essence :

l'humain qui parfume notre petite bulle ; mais il en a au moins deux, renforçant l'une par l'autre.

Ces alternances, ces croisements spirituels sont irrésistibles. Nous sentons la poésie de l'aventure terrestre quand nous voyons cette même nécessité qui rapproche et oppose tour à tour les protagonistes.

Par leurs démarches libres, les grands hommes achèvent dans les hautes régions les harmonies qui s'élaborent perpétuellement entre les maîtres-peuples. Nous les imiterons prudemment.

Nous aimons trop le mieux, pour ne pas porter des jugements de valeur. Il y en a toujours de par le monde quelques-uns qui savent où est le point sensible, où se porte la faveur des dieux et où pèse la responsabilité : chacun son tour. A certains moments le peuple le plus valeureux ne doit pas réclamer la plus lourde charge. Il y a des moments de repliement, non pas de repos.

Aujourd'hui, nous, Français, avons plus à faire avec nous-mêmes qu'avec les autres.

Notre plus grand ennemi est en nous-mêmes. Il faut que nous nous tournions vers la mort qui est entrée en nous.

Mais en nous enfonçant ainsi en nous-mêmes nous atteignons un mal, un péril qui est plus profond que nous-mêmes, qui est humain ; nous mettons la main sur ce qui est tragique pour tous les hommes d'aujourd'hui.

Ce qui dépasse une patrie, c'est la vitalité des meilleurs des hommes qu'elle a mise au jour. Ils sont plus forts que les événements, et alors qu'elle fléchit, leur esprit étincelle encore au front de leur mère. Ils peuvent toujours, dans un acte surhumain, ressaisir ou résumer tout l'effort de leur race.

Les jeunes Français doivent être de tels stoïques.

A leur France, dont un excès de civilisation cause le fatal rétrécissement psychologique, le tarissement de la bonne volonté créatrice, à leur France qu'un effet de la nouvelle optique mondiale fait petite entre les nouvelles nébuleuses, ils

trouveront deux moyens pour lui redonner sa pleine mesure.

D'une part elle renonce à un éclat solitaire et s'amalgame aux nouvelles constellations qui se brassent en Europe, qui sont des promesses d'ordre dans le chaos et qui lui prodiguent la force mise en commun. D'autre part elle se recueille dans une méditation sévère sur le sens de l'effort humain, dissipe les tentations éphémères d'une prédominance par les armes et les outils, maintient sa tradition spirituelle, la renforce de toutes les tendances libératrices qui se font jour en Orient et ailleurs, enfin tourne sa langue dans sa bouche pour y former une parole humaine que les événements rendent bientôt nécessaire et décisive.

C'est ainsi que les jeunes Français, brûlés par les fournaises de la guerre, menacés de dépérir dans l'étroit cercle géographique de la France, peuvent se donner de l'air et élargir leurs aspirations à la limite du monde.

Par un dernier effort, je voudrais aller

jusqu'à percevoir les éléments de la discipline universelle à quoi ils vont délibérer de soumettre leur dévouement.

VI

LE CITOYEN DU MONDE EST INQUIET

Il n'y a plus de partis en France, il n'y en a plus dans le monde.

Il y a eu des partis au XIXe siècle, des personnes morales, qui portaient leur nécessité, leur originalité. Il n'y en a plus au XXe siècle. Il n'y a plus de conservateurs, de libéraux, de radicaux, de socialistes.

Il n'y a plus de conservateurs, parce qu'il n'y a plus rien à conserver. Religion, famille, aristocratie, toutes les anciennes incarnations du principe d'autorité, ce n'est que ruine et poudre. Réfugiées dans les mots, leur domaine est aussi bien l'avenir que le passé ; elles ne peuvent échapper à l'exil du souvenir que pour

glisser vers la mystérieuse utopie. Seules réalités connues jusqu'ici, elles sont soumises à ce féroce et ironique avatar de n'exister plus que par l'artifice du verbe. Dans leur déchéance elles rejoignent leur ennemie : la Révolution abstraite, qui demeure entière et jamais vue quelque part.

Il n'y a plus de libéraux, il n'y a plus de gens qui mènent une vie libérale, gratuite. On ne trouve plus qu'une gêne intolérable à cette posture qui était avant-hier si commode, grâce au revenu de quelques fermes ou d'une petite sinécure. Chacun aujourd'hui est attaché de force à un groupe d'intérêts économiques qui impose son mot d'ordre.

Il n'y a plus de radicaux parce qu'ils ont eu vite fait de voir le bout de leur bref programme.

Il n'y a plus de socialistes, parce qu'il n'y a jamais eu de chefs socialistes que des bourgeois et que tous les bourgeois depuis la guerre sont en quelque manière socialistes, tandis que les chefs socialistes

ne peuvent plus dissimuler leur bourgeoisie.

Il n'y a peut-être pas de communistes en Occident.

Il faut pousser plus loin cette constatation. Il n'y a pas de classes. Il n'y a plus que des catégories économiques, sans distinctions spirituelles, sans différences de mœurs. Les basses classes sont formées des mêmes éléments physiques, moraux, intellectuels, que les hautes classes. Les unes et les autres sont de plus en plus interchangeables. Il n'y a que des modernes, des gens dans les affaires, des gens à bénéfices ou à salaires ; qui ne pensent qu'à cela et qui ne discutent que cela. Ils sont tous sans passions, ils sont la proie de vices correspondants (alcool = drogues, union libre et stérile = homosexualité — courses et cinéma en commun).

Il n'y a pas moyen de prendre parti.

Mais débarrassée d'apparences usées, la vie n'en est que plus visible. Un courant rapide. Tout le monde est entraîné dans le même sens.

Les capitaines d'industrie qui dirigent les démocraties plus ou moins médiatement, par les avocats d'affaires, les experts et les journalistes ; les dictateurs communistes flanqués de techniciens bourgeois sont les mêmes têtes, sous des bonnets blancs ou rouges. Ils ont à des degrés peu distants la même culture. Ils se satisfont de la même instruction pseudo-scientifique raflée dans les milliers de livres de vulgarisation. Ils participent du même ordre matériel, ils sont soumis en fait et en esprit aux mêmes fameuses conditions économiques. Ils ne pensent qu'à trafiquer de la même denrée qui est le travail, soit sous forme d'argent partagé dans les Bourses et les Conseils d'Administration, soit sous forme de corvées communistes ou militaristes manutentionnées dans les usines et les casernes.

Tous se promènent satisfaits dans cet enfer incroyable, cette illusion énorme, cet univers de camelote qui est le monde moderne où bientôt plus une lueur spirituelle ne pénétrera.

Assez de ce mensonge sur lequel on ıura pu vivre tout au plus pendant les ingt premières années de ce siècle, assez le ce vieux petit jeu des étiquettes. Nous ious valons tous, nous sommes tous les nêmes, tous actionnaires de la Société noderne industrielle au capital de milliards en papier et de milliers d'heures de ravail fastidieux et vain. Que ce soit à Kharkov ou à Pantin, à Shangaï ou à Philadelphie, c'est la même chose, n'est-ce pas ? partout on travaille en grand dans e carton-pâte ou le fer-blanc.

Lénine dans son Kremlin songe-t-il à ıne autre affaire que celle qui occupe Stinnes ou Schwab ? Le meilleur rendenent.

Et en effet les machines tournent merveilleusement. Elles sont faites d'une maière authentique, de quel sublime acier. De la plus subtile et la plus harmonieuse combinaison dans leur esprit des atomes, es hommes forment leurs reines, ces machines, dont le règne s'étend définitivenent sur eux.

Au milieu des ruines morales, intellectuelles de notre époque (et vraiment une informe ville moderne d'Allemagne d'Amérique ou du Japon, fabriquée avec de la ferraille, du ciment et du plâtre me paraît une ruine aussi lamentable qu'une bourgade du nord de la France), seule la machine se dresse, seules ces mâchoires sont solides qui dévorent tout le reste.

Et le capitaliste aussi bien que l'ouvrier en est l'esclave. Alors l'intellectuel, entre ces deux énergumènes ?

Il est temps de fonder une nouvelle Eglise, de revenir à la philosophie, à l'exercice de la connaissance, au culte de la sagesse.

Il faut bien comprendre cette mutation des problèmes.

Il n'y a plus de partis dans les classes plus de classes dans les nations, et demain il n'y aura plus de nations, plus rien qu'une immense chose inconsciente, uniforme et obscure, la civilisation mondiale, de modèle européen. Qu'on tâche de se repré-

enter cette grande firme absurde à laquelle les intérêts vitaux de l'humanité ont présentement abandonnés.

Il n'y a plus qu'un seul problème total. L'homme qui réfléchit et dont l'esprit épasse les distinctions qui ne sont plus ivantes, n'aperçoit qu'un danger, mais il st immense, fait de tous les maux que eut engendrer la décadence de toutes les arties de l'être humain.

Derrière toutes ces petites questions olitiques ou sociales qui tombent en déétude, on voit apparaître une grande nterrogation sur les fondements de tout, e nos mœurs, de notre esprit, enfin de otre civilisation.

Ce procès, notre génération doit l'instuire et la suivante devra le juger, sous eine de mort. Le temps presse.

Notre planète, resserrée déjà par les ails, les ondes aériennes, se contracte ncore par l'effet de cette angoisse unique. C'est ici que les Patries sont confrontées. C'est ici qu'on doit attendre que leur génie

se réveille, qu'au moins l'une d'entre elle se lève et prononce la parole, qui résolv l'énigme du « moderne » et assure le salu commun.

En 1918, on a pu croire que la Russi était l'appelée. Ne se dressait-elle pas dan sa steppe, dont le mystère semblait plei de promesses, pour jeter à l'Europe déso rientée, affolée, un évangile. Non pa certes la formule de Marx. On ne refa pas un monde avec la parole d'un seu homme, à moins de pouvoir la charge de toute-puissance mystique. Mais quelqu chose d'original, de neuf, d'imprévu.

La race slave n'était-elle pas la dernièr ressource de jeunesse du monde ? C mythe de jeunesse, beaucoup d'entre nou n'en avaient pas encore fait la critiqu Beaucoup croyaient à la Slavie comme o a cru à la Germanie de Tacite. N croyait-on pas même à la jeunesse de prolétariats d'Occident ?

Pour moi j'ai pensé un instant que l Russie allait s'opposer idéalement dans l monde à l'Amérique, que tout de suite le

formules du socialisme scientifique allaient sombrer dans un flot irrésistible d'amour, de violence, de barbarie qui noierait l'Europe et dissoudrait le mercantilisme et le machinisme, tandis que ces formes résisteraient et se fixeraient aux Etats-Unis. Dans ma tête encore abasourdie par les bombardements et influencée par le voisinage dans les tranchées avec l'au-delà, j'imaginais une opposition cosmogonique entre les deux continents : l'anarchie triomphait sur l'un, le délicat enchevêtrement de l'économie se déchirait et l'on revenait, comme dans une partie de la Russie actuelle, à l'époque agricole et pastorale ; sur l'autre le machinisme se perfectionnait encore et une curieuse civilisation d'ingénieurs achevait de s'épanouir. Entre ces deux barbaries, je ne regrettais pas la disparition de notre tradition languissante. Je ne crois pas qu'on doive être trop ironique à l'égard de ces hypothèses extrêmes. Quoi qu'il en soit, les événements ont été retardés et ont feint de prendre une autre tournure.

On s'est aperçu que Lénine ne se décidait pas à jouer les Mahomets ou à appliquer par la force les doctrines de Tagore et de Gandhi. Il s'acharne à sacrifier le plus longtemps possible à la religion savante et épuisante des Européens et des Américains : la Production. Il parle de l'organiser, et il a beau jeu à dénoncer l'anarchique concurrence où, depuis la guerre, les Etats se sont rejetés avec frénésie. Mais lui, le chef des révoltés, est-il profondément révolté ? porte-t-il en lui la révolte pertinente, qui atteigne au cœur même du mal et non point qui se leurre à l'une des formes où il se décèle partiellement ? Un conducteur d'hommes, un fondateur de cité doit voir plus loin qu'une constitution politique, plus loin encore qu'un état social, jusqu'aux plus foncières dispositions de l'esprit. Il nous faut aujourd'hui chercher des exemples plus haut que Napoléon et les Conventionnels, qui survenus à la fin d'un cycle historique, firent s'épanouir en lois, mirent à sécher entre les feuilles de médiocres, tardifs et

vains procès-verbaux, une séculaire germination d'idées et de vouloirs. Nous devons pousser jusqu'à l'autre bout de ce développement, jusqu'aux hommes qui portèrent dans leur tête le germe, la miniature parfaite de cette floraison. Résolus de frapper à la source pour la faire rejaillir, nous méditerons sur la Renaissance. Du plan politique hissons-nous sur un plan spirituel.

Y a-t-il plus dans Lénine que ce qui fut vivant pour les hommes d'hier ; ce qui est moribond aujourd'hui pour nous, ce qui sera mort demain matin pour tout le monde : l'attente crédule des bienfaits de la production matérielle, scientifique. En dépit de mon ignorance de la réalité russe, je risque cette hypothèse : Lénine est un matérialiste de la même trempe que Stinnes. Peut-être est-il pire, car c'est un néophyte.

Mais sans qu'il le sache, il n'a pas dit son dernier mot. Allié à la Germanie et à l'Orient, il peut encore déchaîner une guerre inexpiable qui emporte les assises

de la civilisation de l'Occident chaque jour plus fragiles puisque le matériel s'y substitue au spirituel.

Ainsi donc, depuis deux mille ans, rien ne serait changé. Et les étendues de féconde pourriture de l'Empire Romain se découvriraient sous les seuls Etats où soit enracinée la civilisation, les seuls Etats où les villes soient des villes et non pas des campements.

Toujours l'Italie, la Gaule, la Bretagne. Mais le pourtour méditerranéen est entamé par l'Islam, si par ailleurs les colonies protectrices s'étendent plus loin au delà du Danube, si les Slaves Occidentaux gagnés à la latinité se tiennent en plein cœur de l'Europe, entre Germanie et Scythie.

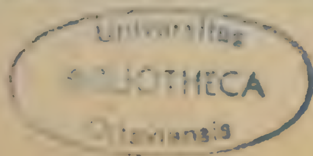
Allons, je rêve. Est-ce que vraiment sur le Rhin, sur le Danube, demain, la vieille lutte reprendrait ? est-ce qu'il faudrait mettre tout notre espoir dans une nouvelle victoire des Champs Catalauniques ?

Quel espoir ? Et que défendrions-nous ? A Harvard, à la Sorbonne, à Oxford, à Iéna, on radote. Il n'y a plus de vie

que dans un art retiré comme Hypathie dans sa tour d'ivoire. Le Vatican est un musée. Nous ne savons plus bâtir de maisons, façonner un siège où nous y asseoir. A quoi bon défendre des banques, des casernes, et les Galeries Lafayette ?

Mais non, je ne jetterai pas le manche après la cognée. Je sais bien qu'une fois encore, si besoin est, j'irai éternuer aux gaz. Derrière la frontière fragile, j'essaierai de réformer les Galeries Lafayette et la Comédie-Française, par un séculaire effort. Je ne suis pas assez romantique pour souhaiter le déluge, quelque plaisir que j'aurais à voir flotter sur les eaux débordées tant de vieilles carcasses, le ventre en l'air. Cette année je n'attends plus des Russes que des coups de canon et quelques beaux livres. Notre salut, hélas! ne dépend pas de la Russie.

Et que se passerait-il de l'autre côté du monde ? que ferait l'Amérique ? pourrait-elle étouffer les vieilles rages qu'ont apportées dans son sein les émigrants équivoques des dernières années et qui ne



manqueraient pas de se réveiller ? saurait-elle partager le Pacifique et l'Extrême-Orient avec le Japon, tous deux prévoyant le retour formidable que feraient sur la Chine la Germano-Russie qui, victorieuse de l'Occident, au lendemain de sa victoire aurait réenchaîné en un tour de main l'Islam complice ?

Non, je ne me laisserai pas entraîner au jeu pervers des analogies historiques.

Il y aura beaucoup de conférences comme celle de Gênes où les hommes essaieront de se guérir de leur mal commun : le développement pernicieux, satanique, de l'aventure industrielle. Cette aventure qui les rapproche de plus en plus les uns des autres par ses mille péripéties rapides, les menace, plutôt que de violence, d'une langueur inouïe qui suivra la simulation éhontée de l'effort créateur.



J'essaye de voir de plus près ces conditions universelles faites à la masse humaine

et que l'élite instable et dissimulée devra dominer demain.

D'abord il n'y a plus d'autorité spirituelle. Les Dieux ne sont plus que des idées, or on ne peut imaginer pire déchéance pour ces êtres qui étaient issus de l'humain aussi vifs, aussi forts que des images sexuelles ou poétiques. Ce ne sont plus que des idées, et réticentes et honteuses.

Les idées ont, elles aussi, perdu de la robustesse charnelle que leur prêtait la générosité de nos grands-pères. La Liberté n'est plus pour nous cette belle fille honnête et sûre à qui des générations avaient engagé leur foi. Trop de gouvernements l'ont mise dans leurs lits. Elle n'est plus qu'un fantôme incroyable ou un leurre irritant.

Alors, s'il n'y a plus d'autorités spirituelles, qui détient le pouvoir de fait ?

La confusion est telle que la réponse n'est pas facile.

En France il n'existe plus d'aristocratie, de classe dont le soin de la chose publique,

le gouvernement soit la fonction. Enervée par la royauté, la noblesse n'a pas su se défendre. Plus tard elle a laissé passer toutes les occasions de se réhabiliter, de se ressaisir. Il y a longtemps qu'elle a atteint le fond de la déchéance ; elle persiste sous le faux éclairage du snobisme comme une monstrueuse anomalie et elle empoisonne de son mauvais exemple la haute bourgeoisie.

La bourgeoisie moyenne (et la petite noblesse qui ne s'en distingue guère) a tout fait dans ce pays depuis toujours. Mais sa position séculaire minée depuis longtemps par le suffrage universel d'une part qui lui impose des chefs sans tradition intellectuelle ni morale, et par les progrès de la ploutocratie d'autre part qui la dépouille, est décisivement ébranlée depuis la guerre qui en tout a hâté le cours des choses.

On a pu le voir aux élections du Bloc National : les éléments sains de la bourgeoisie, où se trouvent les dernières ressources morales et spirituelles de la Nation,

ont dû s'asservir à cette partie d'elle-même qui en est la secrète antithèse : la ploutocratie.

Qu'ils soient officiers, médecins, ingénieurs ou artistes, les bourgeois sont salariés. Comme les ouvriers, mais plus favorisés. Ils sont esclaves de cette faveur, de la plus grosse sportule.

Ils sont tenus aussi par le sentiment que de deux ennemis ils choisissent le moindre, car si la sujétion économique, sociale, politique ne leur est imposée encore qu'indirectement et avec une douce lenteur par les très riches, il leur semble qu'ils souffriraient davantage de la brutalité d'un joug soi-disant ouvrier.

Cette brève description de l'état de la France ne vaut-elle pas, dans ses lignes principales, pour le monde entier maintenant tout retaillé sur le même modèle ?

Il n'y a qu'un groupement de forces, cohésives, efficaces, à l'heure présente, c'est le capitalisme. Mais qui est-ce ? à

quoi d'humain peut-on réduire cette étrange entité ?

De quels éléments sociaux est-elle constituée ? On n'en peut faire le dénombrement exact. Jusqu'à quel point est-elle consciente ? est-elle parvenue à se donner un organe cérébral ? Tout cela est encore dans l'ombre.

Pourtant on ne peut aller que là où il y a quelque chose. Si l'on veut agir, il faut se saisir de cette force capitaliste pour l'amender, la légitimer. Il faut marcher à fond dans cette ligne, approuver ces empiètements, supporter ces ravages, ne point s'inquiéter de ces excès, (cette puissance n'est qu'à la fin de son premier jet), déduire le système qui lui est propre, qui le justifiera aux yeux de l'Histoire. On pourrait dès maintenant écrire une apologie du capitalisme, qui ne demanderait que ce minimum d'audace, d'imagination et de franchise que ne connaissent pas ses serviteurs intellectuels.

Même si l'on craignait tout de l'exagération de ce régime, si l'on s'assurait de son

incapacité à comprendre et à maîtriser les profondes difficultés spirituelles qui s'agitent sous les crises économiques, auxquelles ne peut parer un rapport financier de fin d'année flanqué d'un programme électoral, il serait puéril de se rejeter vers la seule opposition qui toutefois ne semblerait pas hypocrite : un extrémisme insoupçonné certes de la plupart de nos pseudo-bolchéviks, puisque de ce côté-là non plus on ne trouverait personne pour percer, à travers les formes politiques et sociales qui les amusent tous, jusqu'à ce troublant abîme du matérialisme moderne où sombre l'âme de notre civilisation.

Si l'on se retirait du camp capitaliste, en vérité, on ne trouverait rien sur quoi s'appuyer, aucune catégorie sociale derrière quoi se retrancher.

Il n'y a plus de « peuple ». Il n'y a plus cette réserve vierge, vénérable de l'élite, qu'en France on n'a pas invoquée en vain jusqu'à 1848, jusqu'à 1871, cet élément primitif, jeune, resté en arrière et à l'abri de la corruption moderne, cet élément

profondément conservateur sur lequel on pourrait s'appuyer pour réagir contre les mœurs stérilement novatrices de cette bourgeoisie qui s'est lancée à corps perdu dans la spéculation et la fabrication en séries. L'ouvrier est pourri par la monnaie de son salaire comme le bourgeois par son bénéfice.

L'existence du prolétariat est imaginaire. Par la vertu tragique de son essence il ne peut se donner une élite de chefs : ou bien ces chefs ont une culture, alors ils deviennent des bourgeois ; ou bien ils n'en ont pas, et ils sont insuffisants et ne peuvent supplanter effectivement les chefs bourgeois.

D'autre part la « classe ouvrière » est de plus en plus désertée par ces bourgeois qui au XIX[e] siècle l'ont conçue, portée, mise au monde et élevée dans la mesure où on peut faire l'éducation d'une Belle au Bois Dormant. Ces Princes charmants la laissaient dans un demi-sommeil. On les a vus, quand elle s'agitait, lui fourrer dans le gosier un moelleux oreiller. Mais

aujourd'hui personne ne se présente plus pour jouer les Lassalle et autres Lovelaces ou les grosses sirènes comme Jaurès. Le temps des Liaisons Dangereuses est passé ; un Caillaux n'a jamais pu déboucher dans la grande vie. Le temps n'est pas fécond en ambitions subversives. Cela tient à la décadence de la politique. Les tempéraments sont sans doute portés vers la Finance, l'Industrie et le Sport. Les Rastignac s'attaquent aux conseils d'administration et non aux Assemblées, ils savent que là est la puissance. Les moyens illicites ne sont plus ceux du temps de César ou de Retz, témoin le ridicule Boulanger dont Barrès reste le Salluste amer et dépité. Un Daudet n'est pas Mirabeau, il est Swift.

Si l'on veut voir ressurgir un être plus réel qu'un fantôme verbal dans la bouche des orateurs, moins inerte que la masse qui est sous nos yeux et qui se vautre sans angoisse sous la domination du jour : tout ce qu'on peut imaginer c'est que le capitalisme devienne si tyrannique, si anarchiquement aveugle, que les masses

fouettées réagissent et se rejettent dans les bras de certains bourgeois qui par sagesse s'écarteraient de leur classe dévoyée.

Mais ne faut-il pas craindre que tout esprit républicain dans le sens antique et aujourd'hui inconnu du mot, tout esprit de liberté (je parle de cet esprit qui anime les jeunes aristocraties) ne soit mort dans notre monde moderne comme dans la Romania des Empereurs. — Alors à quoi bon jouer les Thraséas ?

Notre génération a horreur (elle n'a du reste pas encore pleine conscience de ce sentiment) des compensations idéalistes, des assouvissements imaginaires. C'est pourquoi la plupart d'entre nous préfèreront, plutôt que de feindre l'opposition chétive des communistes en chambre, se rallier au régime capitaliste ou plutôt n'en pas sortir, avec l'espoir sérieux de faire bénéficier ce régime de leur jeunesse, de leur expérience prématurée dans l'ordre moral et de la générosité d'action qu'a suscité en eux pendant la guerre le contact

avec les grands peuples de la Terre et avec ce qui reste de sain et de réservé chez le paysan et l'ouvrier.

Voilà pour l'immédiat. Mais nous ne pouvons nous contenter de l'immédiat. D'autant plus que comme toujours la vie est menacée par la mort. Ne sommes-nous pas de ceux qui savent définir la vie et la mort et préférer l'une à l'autre ?

Il faudrait remuer les cendres des catégories sociales. Rassemblement des restes indépendants de la bourgeoisie, voire de la classe ouvrière et des paysans, ce serait l'institution d'un Tiers-Parti, d'un Entre-Deux, qui relèverait les intérêts spirituels entre la masse dominant par l'argent et la masse dominée par l'argent. Il faudrait faire appel à tous les isolés qui sont beaucoup en dépit du développement rapide de ce caractère moyen-âgeux que prend notre temps : l'importance du groupe à quoi l'individu est obligé de se rattacher pour profiter de sa protection écrasante. L'exemple du Fascio mérite d'être médité.

Et surtout il faudrait renoncer à être nombreux. Il ne s'agit pas ici de constituer un parti, puisque le temps n'est plus des partis, ni de restaurer une classe : il sera difficile de maintenir les minces avantages matériels sur quoi les débris de la bourgeoisie désintéressée (catholique, protestante, ou libre-penseuse, ou judaïque) appuient leurs privilèges abstraits.

Et du reste cette élite, cette église qui s'acharnera à maintenir la meilleure tradition humaine pourrait s'appuyer selon les besoins du moment et les règles classiques de la politique, sur tel ou tel des groupes puissants qui grossissent chaque jour derrière la personne de plus en plus fictive de l'Etat moderne, cette Paysannerie, ou cette Industrie, ou cette Banque, ou ces Syndicats — toutes grosses espèces qui se divisent en plusieurs familles dont la composition est changeante selon les conditions économiques, mais forme momentanément des alliages solides.

Il faudra engager une lutte patiente, séculaire, discrète contre la folie matéria-

liste qui entraîne les classes dites productrices, brutales et orgueilleuses, à se ruiner les unes les autres, que ce soit par les grèves ou par les guerres, par les trusts ou par les spéculations. Car enfin la civilisation semble bien le but de l'activité, c'est-à-dire un certain équilibre entre le bien-être et l'effort. Or un délire aveugle les hommes depuis cinquante ans. Sous prétexte d'un mieux-être auquel on ne songe même plus, l'effort économique s'est exaspéré et perverti. On produit pour produire, on fabrique pour fabriquer sans plus tenir compte ni des fins ni des moyens. A quoi veut-on en venir et ne voit-on pas que dans la hâte d'arriver on ne sait où, on surmène et on saccage les disciplines selon lesquelles seulement peut se maintenir le pouvoir créateur de l'Homme ? En sorte qu'à un moment prochain l'effort sera épuisé et le bien-être détruit.

Certes l'activité humaine semble sans but et sans fin et ne diffère point de la machine qui paraît ici tant décriée. J'ai

caressé des moteurs qui étaient de belles bêtes. Si les objets qu'elle fabrique sont mort-nés, de misérables avortons, la machine elle-même est un chef-d'œuvre vivant. Je me complais à la contempler. Elle tourne à vide. C'est une réminiscence, un schéma vertigineux de la geste humaine dans l'univers. Son mouvement m'enivre et laisse une trace désolée dans mon imagination.

La machine est un artisan automate par quoi l'homme, leurré et épuisé par l'effort même de cet enfantement, prétend se faire remplacer. Mais il est trahi. Il se chagrine et s'abîme dans ses vaines machinations comme dans les substitutions de la vie sexuelle.

Tout le tragique de la période que nous vivons est là : comment l'homme s'arrangera-t-il de ses épousailles avec la machine ? saura-t-il la dominer ? lui faire sa part ? Car il ne peut être question de la répudier, ce serait renier tout l'effort de nos ancêtres depuis l'invention du feu. Mais il faut conjurer la déviation, l'inversion.

Cette reprise sous ce prétexte présent d'une polémique éternelle qui protège inlassablement la vie, ne peut se préparer sur le terrain politique, mais sur le plan moral, dans l'ordre des mœurs, par les intellectuels peut-être groupés en secte comme les grandes philosophies de l'antiquité (notre enthousiasme peut-il être assez ingénu pour fonder une Eglise ?).

Le cadre politique est fixé pour longtemps en Occident.

Tout ce à quoi il faut songer, c'est à une réintégration intellectuelle, morale, corporelle.

A l'intérieur de la civilisation libertaire et industrielle, sur cette planète toute gagnée à cette mode, toute engagée dans ce pari moderne, il faut lutter contre tout ce qui attaque l'esprit créateur, contre tant de nouveautés qui étaient belles hier, qui sont déjà laides aujourd'hui.

La stérilité, l'onanisme, l'inversion sont des maux spirituels. L'alcoolisme, les drogues sont le premier degré qui mène à cette défaillance de l'imagination,

à cette décadence de l'esprit créateur, quand l'homme préfère subir que s'imposer.

Le sport mal compris, contaminé par l'argent, réduit à des simulacres de cirques entre professionnels pour nourrir le cauchemar de foules inertes ; le militarisme, sont des perversions de l'instinct de lutte, du goût antique et sain pour la destruction et le sacrifice.

La fabrication en séries, le renoncement au travail des mains qui sont les outils de l'esprit, l'abandon aux machines du pouvoir de l'homme sur la matière manifestent, comme l'onanisme, le fléchissement de notre pouvoir créateur.

Il ne s'agit pas de révolutions, de restaurations, de superficiels mouvements politiques et sociaux, mais de quelque chose de plus profond, d'une Renaissance. Tandis que le XXe siècle verra s'épanouir et s'exagérer le principe présent de la civilisation, il faut que par un travail souterrain qui renouvelle pierre à pierre les fondements de l'Esprit ce siècle soit aussi

l'amorce d'une époque où l'automatisme menaçant sera surmonté.

Il faut renoncer à demain et travailler pour un jour à venir.

Si l'on croit que la vie mérite d'être vécue et que son objet est de produire un enfant qui court et qui meurt, une statue qui dure et qui s'effrite, un poème qui s'effeuille. A moins qu'on ne préfère s'écarter du centre conventionnel des choses, marcher vers les confins, explorer la mort.

Mai 1922.

A PROPOS D'UNE SAISON DE FOOTBALL

I

Je suis jeune. Nous sommes jeunes, mes camarades et moi. Et notre jeunesse n'est pas une vaine formalité avant d arriver bientôt à une demi-vieillesse qui, pour certains, peut faire le principal de leur carrière.

Pouvons-nous croire que tout, autour de nous, ne participe pas de cette jeunesse ? cette nation qui est la nôtre ?

Mais oui, les âges d'une nation se succèdent à la manière des saisons. Voici que revient la jeunesse de la France. Ici

et là, tour à tour, le corps de l'Humanité se renouvelle.

Le souffle aisé d'un adolescent qui court aère ma méditation.

Un grand événement s'achève et — comment voudriez-vous que dans ma naïveté je crois autrement ? — quelque autre se prépare. Je sens surtout les choses qui commencent. J'espère que nous sommes assez forts pour que ces commencements soient d'importance.

De grandes foules se sont portées cet hiver hors des villes, pour admirer et exalter des jeunes hommes qui, avec leur corps et leur esprit, combattaient en plein champ.

Il y a là du nouveau.

Retournons-nous vers la France de 1880. Tout y annonçait l'ignorance de cette proposition rudimentaire qu'une nation est formée d'un corps, d'une âme et d'un esprit.

L'esprit isolé, abandonné à ses vagabon-

dages internes, n'était plus relié au monde extérieur par les mouvements des bras et des jambes qui engagent la responsabilité et enrégimentent un homme dans le système des apparences. Quelques-uns méditaient de le reconstruire, en attendant l'équipe consacrée à cette entreprise. Mais ils ne pensaient le faire que par un effort mental : les premiers athlètes en France refirent les muscles de l'esprit. Après Taine, Renan et Fustel : Maurras, Barrès, Péguy, Sorel. Ceux qui s'avancent maintenant respireront plus librement que ces initiateurs soumis à la contention.

L'âme, je veux dire le siège du courage, de la volonté, est le point le plus important. Mais c'est celui que le mal atteint le plus difficilement. On l'a bien vu pendant l'Affaire Dreyfus qui donna lieu dans l'Olympe à une belle lutte entre les meilleurs au-dessus de la médiocre Iliade du commun — et pendant la dernière guerre. Pourtant les forces qui s'unissent chez l'homme bien fait sous ce vocable : cœur, se disjoignaient. Jamais appelées par un

événement pressant à se rassembler rapidement, les vertus de l'homme se dissociaient. Et chacune se déformait de mille façons étranges en se développant solitairement.

Enfin non seulement la stature de la France se rétrécissait à cause de son impuissance à en renouveler la matière, à en multiplier les cellules, mais ce corps, déjà réduit dans ses proportions, était encore alangui par une longue inertie. On les laissait gisants dans l'ignorance, ces mouvements qui avèrent l'existence humaine dans le monde de la matière, où l'antique discipline nous enjoint d'amorcer et de soutenir toutes nos entreprises spirituelles.

Nous pourrions employer les quelques années que nous avons à vivre — ô cycle suffisant — à énoncer que ces mouvements sont de deux sortes : soit qu'un corps s'exerce et gonflant ses muscles, remplisse dans l'air toute la place à laquelle il peut aspirer, soit que deux corps de sexe opposé s'unissent, se fécondent et augmentent

d'un nouveau corps l'évidence nombreuse au milieu du monde d'un peuple et d'une espèce.

Tel est le système complet de la circulation du sang.

Rien de tout cela en France, vers 1880. Le corps était ignoré, dédaigné (et on se demande comment, en même temps, on osait faire valoir cette misérable chrysalide comme instrument de plaisir, parangon de sensations, truchement avec la beauté des femmes). Nul ne le considérait sérieusement comme un des éléments de l'être.

Par ailleurs, les conditions matérielles de notre civilisation achevaient de muer. Dans les villes industrielles, les anciennes mœurs devenaient vaines. Autrefois, grâce à l'étroit environnement de la vie citadine par la vie rustique, une certaine santé se perpétuait. Maintenant la ville s'était entièrement retranchée de la campagne et ravissait ceux qui la hantaient à une abstraction inattendue, péril nouveau pour les hommes.

L'Angleterre était entrée plus tôt que la France dans ces cercles captivants de l'Enfer Moderne. La première elle se jeta dans l'issue par où les races blanches peuvent se sauver de ce supplice qu'elles ont inventé.

Il y a un bon demi-siècle, il y aura bientôt un siècle que les peuples anglo-saxons ont, par une initiative puissante, relancé l'instinct. Au premier rang de leurs activités ils mirent l'étude, l'exercice, le jeu corporels.

Mais la France ne demeure jamais longtemps sans le désir d'égaler la grandeur que vient d'atteindre un peuple voisin. Le propre d'un être généreux est de prendre autant que de donner. Bientôt la France est tournée vers l'Angleterre et la Nordamérique comme autrefois vers l'Italie et l'Espagne. Et il était bien juste que ces pays, qui nous avaient communiqué une féroce émulation à construire les machines dévoratrices de l'humain, nous envoyassent le remède qui contrebattît les effets de cette outrance.

Donc, vers 1890, nous nous mîmes à jouer à la balle, timidement et ardemment. Timidement, parce que le sport trouvait ses premiers adhérents dans la bourgeoisie, hostile, méprisante, platement moqueuse à l'égard de ceux des siens qui étaient son meilleur espoir, inattendu et étonnant. Ardemment, parce que notre fougue ne demandait qu'à se relancer après les vaines attentes du XIXe siècle et ce Sedan, aussi étourdi mais pas plus après tout qu'un de nos grands méchefs de la guerre de Cent Ans ou d'une autre époque.

Nous pouvons mesurer à la brièveté du temps l'intensité de l'effort. Après avoir fait patiemment nos écoles pendant quinze ans, nous osions affronter, en 1906, nos maîtres qui nous infligeaient ces bonnes leçons que peuvent être, pour une nation bien née, de cuisantes défaites.

Encore quinze ans, et en ces deux ou trois dernières années, après une série monotone d'échecs et de déceptions, voici les premières victoires et, surtout, les défaites honorables, voici ces combats

serrés d'où nous sortons haletants d'avoir tenu la victoire dans nos bras et l'adversaire inquiet et mordu de jalousie d'avoir connu que cette femme nous regardait.



Il y a, dans cet imposant exemple de notre patience, un grand fait humain qu'il faut saluer.

Dans n'importe quelle condition, si défavorables que puissent être pour eux l'Histoire et la Nature, les hommes forts, ceux en qui persiste ou rejaillit la force, sont investis d'une intégrité qui défie toute atteinte. La nation à laquelle ils appartiennent dans ses plus mauvais jours, peut essuyer les pires insultes, les pires échecs, peut souffrir le plus bas dépérissement, eux restent hors de la contagion honteuse. Leur qualité, leur vertu inaltérée les retranche du corps contaminé. Ils continuent de vivre pleinement, hautement, comme si de rien n'était. Ils se dressent purs, entiers au milieu des déca-

dences, des débâcles et si le Génie de l'Espèce n'a pas encore dit son dernier mot en faveur de la cause qu'ils maintiennent, tout se peut renflammer soudain autour d'eux à la torche que leur poing n'a jamais cessé de bien tenir.

C'est la suprême poésie de l'Antiquité que d'être comblée de ces exemples qui semblent prouver qu'il y a quelque chose d'immortel dans la tradition (que ce mot s'élargisse) et dans ceux qui en assurent les enchaînements les plus menacés.

Cette pensée me console des désespoirs qui ont souillé mes vingt ans.

Oui, j'ai connu le sentiment de la honte. Il m'a fallu vivre pendant des années en portant cette pensée onéreuse : je faisais partie d'un corps en qui la vie faiblissait, et j'étais condamné à participer à toutes les déchéances qui l'aviliraient fatalement.

Et, en effet, les insultes ne nous ont pas été ménagées (je sais bien que je parle comme plusieurs, pour beaucoup). Par exemple, le 14 juillet 1914, j'ai dû défiler en pantalon rouge, avec des épaulettes

grotesques, au milieu d'un tas de paysans alcooliques et souffreteux, sur un champ de courses, entre les baraques du Pari-Mutuel et des généraux emplumés.

Et en Orient, un jour, nous avons été relevés, de la garde d'un camp allié, par des Anglais. Ah ! nous étions beaux, les guerriers français, sous nos lourds casques blancs inefficaces, engoncés dans nos capotes bleues, en face de nos amis qui n'étaient pas qu'un peu ironiques, sous leurs larges heaumes kaki, à l'aise dans des vestes de toile et des culottes courtes. Ils paradèrent devant nous avec toutes sortes de gestes précis et courtois. Tandis que mes hommes, encombrés d'ustensiles et nullement soucieux de paraître, présentaient les aımes les uns après les autres. Cette armée de paysans ingénus ou de citadins trop détachés ! Ces anecdotes ne sont pas futiles. Quand un pareil débraillement affecte les gestes d'un peuple, il se fait sentir tôt ou tard dans son intelligence et sa volonté.

Je cherchais, il est vrai, à me consoler

en me remémorant de semblables traits qui datent d'époques où la vitalité française était pourtant à son plus haut point. C'est ainsi que j'ai lu dans les chroniques qu'au XVe siècle, quand les bandes de piétons gascons entrèrent dans Rome avant la chevalerie de Charles VIII et au XIXe, quand les régiments de recrues se répandirent en Espagne avant les vétérans de la Grande-Armée, Italiens et Espagnols pensèrent se soulever tant la piètre mine de nos petits bonshommes les étonnait et ne leur semblait pas pouvoir être celle de leurs vainqueurs.

Les races françaises sont diverses et changeantes.

A présent, c'est du Sud-Ouest que nous viennent les champions qui représentent toute la France dans les grandes luttes athlétiques où chaque année se rencontrent les cinq nations occidentales : Ecosse, Galles, Angleterre, Irlande et France. Et, au contraire, la Normandie qui, avec l'Alsace, au siècle dernier fournit à Napoléon les puissants escadrons de cuirassiers et

de carabiniers qui enfoncèrent les armées continentales, ne fait guère parler d'elle encore, sur le terrain du rugby, ne fournissant plus ces géants qu'admirait Heine vers 1840.

Dans ce temps-là, la guerre moderne accomplissait déjà contre la race française, son abominable et mortel travail de sélection à rebours.

Il est temps de dissocier définitivement ces notions autrefois complémentaires et désormais ennemies de guerre et de sélection.

La guerre moderne (qui n'a de commun que le nom avec la fonction que les hommes ont exercée pendant des cycles de siècles), était déjà au temps de Napoléon et même avant, enfin depuis l'emploi de la poudre, première grave atteinte portée par les pratiques industrielles aux institutions fondamentales de l'Humanité, une simple machine à détruire les corps les plus robustes. En sorte qu'on a vu, plus lentement de 1792 à 1815, plus rapidement de 1914 à 1918, un carnage systématique

des générations de mâles, en commençant par les demi-dieux et en finissant par les nabots. En comparaison de ces entreprises si aveugles, si absurdes, ou si démoniaques, les vengeances des Dieux sont des enfantillages, par exemple de Jéhovah qui, en poursuivant les ennemis de son peuple à coups de cailloux, en tuait dix mille.

Voilà où je veux en venir : en dépit de toutes les atteintes : guerre, alcools, drogues, onanisme, il y avait des Français qui restaient intacts.

J'ai été convaincu de cette évidence sur les terrains de football d'après-guerre, beaucoup mieux que sur les champs de bataille.

Car, entre 1914 et 1918, tandis que les Français manifestaient leur invincibilité individuelle, je ne pouvais voir dans leurs prouesses que la perfection d'un acte dernier, les gestes raffinés d'un beau déclin. C'est qu'étaient présents à mes yeux les dessous terribles de leur victoire : ces

défaillances de leur intelligence qui leur faisaient sacrifier inutilement un million de vivants ; cette multitude de leurs alliés dont ils allaient partout mendiant le secours et qui, moyennant de justes et écrasantes créances à régler au moment de la paix sur l'autorité et la personnalité de la France, consentaient à venir remplacer les fantômes que la paresse, la lâcheté avaient empêché les géniteurs responsables de mettre au monde. Voyant la patience, la modestie, l'émouvante retenue dans la tristesse de ces hommes, je me désespérais en pensant que désormais toutes ces qualités, toutes ces vertus s'exerçaient à vide et que, bientôt, la matière leur manquerait.

En effet, toute cette ardeur à vivre, à porter la vie à sa plus haute valeur, était tarie en eux dans un de ses modes essentiels, celui qui commande tous les autres.

Lors des permissions, ces Français s'en allaient, marqués du signe de l'égarement, comploter dans leur lit l'assassinat des enfants dont la multiplication pourtant

pouvait seule justifier les sacrifices personnels qu'ils prodiguaient pour maintenir le nom de leur race.

L'héroïsme des Français pendant cette guerre n'était-il que le choix du plus beau suicide ?

Mais en dépit de mon parti-pris passionné, douloureux de pessimisme, ailleurs des Français reconquéraient du terrain, renforçaient notre prise sur ce domaine de l'espace où une nation assure le large fondement sans lequel sa vie spirituelle s'étiole et meurt.

C'est ce qui émerveille les milliers de spectateurs animés d'une chaleureuse bienveillance pour leur race, qui depuis la guerre ont vu se lever une nouvelle France sur les terrains de sport. Elle est si saine, si souple, si tenace, si cohérente que ce serait blesser la raison que de ne pas croire que tous ces jeunes corps vainqueurs sont une sûre promesse de la vie et que le destin assurera leur multiplication.



Le décor est simple... Non, que je ne me laisse pas prendre plus longtemps aux mots qui perdent ici leur raison d'être : il n'y a pas de décor. C'est la terre — une prairie bien plane et bien égale — sous le ciel. Ceux qui sont ici ne veulent pas d'autre pavillon. Ayant perçu la menace doucereuse de l'air, de la lumière, captés, domestiqués dans les maisons, ils sont sortis des murs, ils sont revenus se confier à la tutelle changeante mais régulière en ses changements, tour à tour indulgente ou sévère, de l'habitacle naturel. Cette foule, chaque dimanche, accourt se remettre au conseil des saisons.

Autour de la prairie sont debout sur des gradins les hommes, les femmes et les enfants. N'oublions pas les enfants et que leurs âmes, plus généreuses que celles des adultes, s'ébranlent à une telle émulation et s'éprennent à jamais du rythme de la race.

Il s'accomplit ici des actes ; ils raniment des espoirs qui dépérissaient. Il faut scruter les signes que tracent les corps des combattants. Il faut scruter ces visages qui se pressent à l'entour.

Dans les jeunes hommes qui luttent au milieu de l'espace vert, il y a la foi et l'amour comme dans l'assistance qui approuve et encourage en eux le meilleur de soi-même. Ici, on a discerné, on cultive, on prolonge un harmonieux sursaut de toutes les facultés de l'âme et du corps.

Ici, il y a assez d'individus heureusement développés pour former un groupe, une foule qui ne soit pas une bête sans cervelle et à la merci d'une ébriété.

Sport ne veut pas dire seulement jeu. Tel qu'il nous apparaît comme conquête et institution de la France nouvelle, nous ne pouvons le prendre dans ce sens étroit. Ce n'est pas uniquement le « déport » des anciens Français, un divertissement.

Sport signifie pour nous discipline, art

de vivre. Et si nous ne suspections les mots ambitieux, nous dirions : conception de la vie.

Ce n'est pas un abandon du corps aux mouvements de sa jeunesse, à son exaltation. Ce n'est pas un assouvissement de besoins charnels. Ce n'est pas plus cela que la volupté n'est la satisfaction grossière qui comble la plupart des humains.

Le sport est l'établissement de la Paix et de la Justice, car il déclare et fortifie de justes rapports entre le Corps et l'Esprit. Et celui de ces rapports qui est essentiel n'est pas tant, comme on croit, la communication de l'exubérance du sang à l'esprit qu'au contaire une prise de possession du corps, de toutes ses ressources, de tous ses ressorts par l'esprit, spécialement par cette faculté imminente de l'esprit qui est la volonté.

Les conséquences intellectuelles de l'étude athlétique sont promptes et profondes. L'homme qui s'adonne au sport professe que le type capital des opérations

de l'esprit est l'expérience. Peu importe ses opinions philosophiques, il peut être l'idéaliste le plus convaincu, il peut croire le plus naturellement à l'irréalité du monde extérieur. Ces croyances sont distinctes de l'attitude qu'on aura dans la pratique, vis-à-vis des choses. Un absolu idéaliste favorisera les échanges les plus fréquents et les plus étroits entre le moi et les choses.

Car il faut distinguer la conception idéaliste et la morale idéaliste. Bien des gens, selon l'habitude en tout pareille du vulgaire, prennent l'idéalisme au pied de la lettre et se confinent dans une vie purement imaginaire, sous prétexte que les choses n'existent pas absolument. Les ravages de cette conception inachevée sont plus grands que ceux de l'opium.

Mais on peut faire subsister un solide réalisme à l'intérieur d'une conception idéaliste. On peut croire à la solidité suffisante des rapports qui existent entre les choses mises au monde par le moi.

Telle est l'attitude de l'homme cultivé par le sport. Il est habitué à réaliser, à

accomplir. Son soin constant est de transformer de mieux en mieux une résolution en action ; par exemple d'atteindre en moins de secondes, par une plus parfaite utilisation de son souffle et de ses muscles, un but à cent mètres, deux cents mètres...

Mai 1921.

L'ÉQUIPE PERD UN HOMME

(SUR LA MORT DE RAYMOND LEFEBVRE)

> Secrete loquimur. Tibi nunc hortante Camena
> Excutienda damus præcordia quantaque nostræ
> Pars tua sit, Cornute, animæ, tibi, dulcis amice,
> Ostendisse juvat.
>
> (PERSE).

Il y a eu la Pléiade, il y a eu les hommes de 1660, il y a eu les Romantiques, il y a eu les Symbolistes dans l'ordre de la poésie. Il y a eu dans l'ordre politique les Encyclopédistes, les hommes de 1848, l'Action Française.

Des hommes ont eu vingt ans la même année, pour eux le visage d'une même femme, à quelques saisons près, a donné sa jeunesse. Entre certaines gens les opinions n'importent pas. Le monde a été

la même merveille jamais vue. Une patrie a fléchi entre leurs bras.

Voilà tout ce que je veux dire, voilà tout ce qui nous reste.



Oui, tout ce qui nous reste. Ravagés par des destructions plus fatales qu'une guerre de notre temps, sans dieux ni maîtres, ceux-là étant morts, ceux-ci n'étant pas encore nés, nous n'avons que notre jeunesse. A quoi d'autre pouvons-nous croire ?

Mais comme nous y croyons ! et quelle étrange foi j'ai vu briller dans les yeux de mes camarades : un ou deux soldats, un ou deux Dadas, ce jeune homme surpris dans un bal, et d'autres dont tout me sépare et qui ne m'aiment pas.

Il n'y a que cette minute pendant laquelle tout est entre nos mains.

Déjà je suis chauve. J'ai mal aimé, mal écrit. Trop pressé, j'ai perdu mon temps. Raymond Lefebvre est mort.

Je suis las de cette forfanterie qu'ici même je manifeste encore. Déjà j'ai réappris à respecter mes aînés et, ce qui est plus difficile, ceux qui n'ont que dix ans de plus que moi. Il faut travailler, tout est à reprendre.

Mais pourtant je ne puis m'empêcher d'insister une dernière fois sur ce sentiment qui pendant la guerre nous a étreints. A l'avant les jeunes se sont vus quelques-uns dans un boyau, isolés du monde, de la bonté et de la haine même, par un rideau de fer. A l'arrière, les vieux se sont sentis seuls avec leurs idées.

Il ne nous reste que cela, cette formidable réalité : l'esprit de corps, d'équipe, comment l'appellerons-nous ?

N'entrons-nous pas dans un Moyen-Age où l'individu n'est plus rien, le groupe tout ?

Nous sommes une génération.

Et ici il faut prendre des responsabilités, il faut citer des noms. En dépit des dissensions, qui sont profondes comme l'amour, il faut grouper dans une même

louange tous ceux qui m'aident à vivre.

Pour la poésie : Jacques Baron, André Breton, Blaise Cendrars, Jean Cocteau, Paul Eluard, Jean Giraudoux, Philippe Soupault.

Pour le roman : Louis Aragon, Jean Bernier, Jacques de Lacretelle, François Mauriac, Henry de Montherlant, Paul Morand, Jean Paulhan, Raymond Radiguet.

Pour la critique et la liaison des esprits : André Breton, Jacques Rivière.

Pour la politique : hélas ! je voudrais connaître mes compagnons.

Ce n'est pas toute ma génération, et je les porte dans mon esprit en une hiérarchie subtile, mais c'est la troupe variée où j'ai mis ma foi.

***

Raymond Lefebvre est mort. En 1912, à la veille de le rencontrer, j'étais timide. Mais assez de complaisance pour ce mot

à la grâce équivoque. Je le traduis devant les assises où se tiennent les hommes que j'aurais voulu être. Leur verdict est : lâcheté.

J'étais lâche et convoiteux : je ne croyais pas pouvoir me maintenir au fort de la vie sans argent, sans gloire, sans femme, sans foule. Confort moderne, mon nom circulerait comme l'eau fade, comme le gaz à tous les étages.

J'épiais les visages avec l'espoir efféminé de me trouver face à face avec un enfant énergique. En attendant, je me toquais du moindre esbrouffeur. Me confiant à la parodie, j'enfonçais un couteau dans l'issue qu'il semblait m'offrir vers son âme, et moi au premier appel je me frappais, m'ouvrais les entrailles. Les femmes sont ainsi, à leur façon. Je vivais avec des enfants marqués par la sénilité, qui seront bientôt illustres, et qui se préparaient tranquillement à faire main-basse sur l'avenir. Un avenir désolé, fait d'une suite de rendez-vous quotidiens comme les agendas souillés de la fin de l'année. Je refuse cette

consolation : les meilleurs d'entre nous ont été décimés par la guerre. N'enterrons pas notre responsabilité. Et d'ailleurs, en tous temps, ceux qui s'emparent de l'autorité prennent la place d'absents mystérieux.

Je n'ai jamais eu d'amis. Est-ce que ceux avec qui j'échangeais des habitudes de bavardage se seraient fait tuer pour moi ? Aurais-je péri pour eux ? Peut-être dans un coup de tête, point par un lent transport du cœur, une adhésion entière de l'esprit. Je n'en parlerai pas, silence sur L. M. et M. N.

Mais au moment où un maître de trente ans s'en va, il faut que je lui adresse mon compte, et aurais-je le temps plus tard d'examiner le sien. Finissons-en.

Ce faisant, je ne participe pas au culte des cadavres qui est une fonction sociale des mieux faussées de ce temps. Geste matinal des croque-mort. Aussitôt qu'un tel homme meurt, d'épouvantail il devient charogne et tous les oiseaux, qui ne sont de proie que pour de tels résidus, dévorent

la distance respectueuse et s'abattent amoureusement. Soudain on donne son importance à la place qu'il vide. Il y a surtout ce besoin de relever le quotidien de la vie, de ressaisir ce moment qui va se dissoudre comme les autres, sans qu'encore une fois le vulgaire ait su en tirer la flamme. Alors que ce tison se refroidit, on le secoue pour lui arracher quelques étincelles. Paresseux, malveillants, ne craignant rien tant que de prendre leur bien où il se trouve, les hommes se sont laissés à ignorer pendant toute son existence le pouvoir de cet homme qui, après tout, était peut-être secret. Ce qu'ils n'ont osé recevoir de la vie qui le leur offrait, ils le réclament à la mort. Par la vocifération, les déhanchements, les pratiques des pleureuses, l'hallucination en cercle, ils obtiennent ce qu'ils demandent : la mort leur donne le change. De tous les gestes pleins de puissance de celui qui a passé, ils n'ont cherché à tirer parti que du dernier. C'est aussi celui qui les délivre. Ils se retrouvent entre eux, ils

sont débarrassés d'un témoin gênant. Ils ne craignent plus d'être fouettés ou renversés par le souffle.

Pourquoi les grands hommes, ainsi menacés des vers, ne sont-ils pas de leur vivant plus cruels ? Parce qu'ils sont bons ou indifférents, et qu'ils ont bien assez à faire. Quand ils ne meurent pas vieux, n'ayant pas eu le temps de s'imposer par la force, par la ruse, on se précipite pour recevoir avec une facilité lascive, de leur mémoire, d'un mannequin les preuves qu'on avait su soigneusement ignorer quand elles étaient vivantes et efficaces.

En dépit de la présence perpétuelle, incurable d'un César, en dépit de la vigueur de la gloire qui va fouailler les adolescents au fond d'un siècle endormi, rien ne vaut le regard même de Napoléon et de sentir ses doigts qui pincent votre oreille. Je suis pour la hiérarchie des illusions.



Il me frappa par les traits les premiers venus.

Son masque était bizarre. Cette attention qu'il accrochait inévitablement il avait désiré la retenir à jamais. Il avait fait de toute sa personne un objet de curiosité, d'étonnement, en déformant son corps selon les inflexions de son visage, en l'offrant aux tics qui se propageaient autour du cercle générateur de son rictus.

Voici ce qu'il s'agissait de suggérer : une élégance native (race, intelligence, même un peu : argent) qui choisissait de se parer d'un négligé inattendu, cocasse, émouvant. Il feignait la gaucherie d'un corps surpris dans son premier mouvement, frappé par la foudre de l'esprit. Il s'abandonnait à ces gestes déréglés, à cette démarche relâchée où les générations ultra-intellectuelles de la veille s'étaient complues à voir l'hommage humilié du

corps, qui, oublié par l'esprit, suit en titubant sa course harmonieuse.

Raymond Lefebvre se persuadait tour à tour d'être gentilhomme ou grand intellectuel, puis plus tard il se vit les deux simultanément. Gentilhomme ne l'était-il pas d'abord par ces façons libérales qui ne sont naturelles qu'aux gens bien nés ? Sa fantaisie n'était que de revenir par les chemins déroutants mais courts aux goûts traditionnels, aux préférences simples, constantes, essentielles du véritable aristocrate. Donc il montait à cheval ; voyageant même dans cet équipage suranné, il avait parcouru tout le Yorkshire. Il aimait le vin et en buvait pendant les nuits de travail. Il était chez lui à la campagne, il y trouvait une saveur qu'on ne peut connaître, dit-on, qu'après des siècles de propriété terrienne. Il fumait abusivement avec cette violence qu'un hobereau met dans tous ses actes. Enfin il était grivois, mais de la bonne façon.

L'intellectuel s'était installé avec ses manies discordantes au milieu de ces com-

plaisances. Il fourrageait pittoresquement le costume du gentleman. Sous les guêtres beiges il passait des grosses chaussures usagées qui décelaient plutôt le vieil étudiant que le chasseur au fait des nécessités rustiques. Le pantalon, jeté en travers de la chambre le soir après les heures d'écriture hâtive, n'était pas strictement plissé. Le gilet, le veston étaient pétris par l'intérieur. Leur rigidité anonyme avait été brisée par la présence impérieuse d'un esprit original sur quoi se moulaient avec des crispations humiliées chair et étoffe. Toute cette matière était magnifiquement saccagée par le laisser-aller d'une âme qui y faisait son lit. Mais rien ne sera abandonné à soi des choses qui dépendent du règne d'un tel homme : si ces épaules, si le cou s'infléchissent si bas, ce n'est point par une faiblesse qui leur serait accordée mais parce qu'il faut céder à la pesée de l'esprit qui vers l'avant se fait irrésistible. Et voici un col dur et haut, un carcan qui impose et prolonge les poses de volonté. Du reste aucun excès à craindre, n'allez

pas vous glacer devant cette blancheur implacable, cet empois, cette ligne qui coupe la gorge comme le signe d'une fatalité révolutionnaire. Car il y a cette cravate ; quelle subtilité de nuances, toutes les audaces mais étouffées. Et ce camée c'est la sagesse de la famille, la tradition de l'élite gardée au fond des coffres.

De toute ma faiblesse, j'étais sensible à ces détails. Dans mon effacement, je notais ces signes. Mais il ne s'en formait pas alors pour moi cette figure au relief net. J'étais séduit par ce penchant à la domination vers quoi il se précipitait avec un entrain que je lui enviais. Je tournais autour de lui, je ne voulais pas prendre les devants par peur de paraître assuré de lui plaire et donc inconscient de mon insuffisance. Enfin un jour n'y tenant plus, je fis effort sur moi-même et, profitant d'un brouhaha, je crus lui faire entendre que je prisais ses mérites et que je n'étais pas indigne d'être admis à les cultiver. Il était entreprenant et inventif en prétextes pour croire que nous faisions quelque chose.

Par exemple, dans cette Ecole des Sciences Politiques où parmi des centaines de jeunes hommes piètrement satisfaits comme des vieillards de la moindre libéralité de la vie, il y avait notre groupe, quelques petits intrigants qui essayaient de remuer. Il y était le premier à former des conférences, à imposer des sujets de discussion, à se donner la parole et à la retirer aux autres. Il était impertinent, poli avec affectation, coquet comme peuvent l'être de façon étonnante les hommes les moins efféminés mais qui veulent enjôler. Parfois rogue mais plutôt distant pour mieux attirer. Les épaules et les sourcils froncés, débraillé et correct, affairé, il se dérobait savamment dans les soucis intellectuels et leurrait les gens d'un intérêt tout épuré pour leurs idées. Ainsi il dissimulait son indifférence à leur personne. Tout en lui était action. Ses lectures, ses conversations, ses loisirs même, tout était gouverné par l'urgence de former une unité de caractère, de doctrine. Alors j'admirais ces cruelles opérations que de tels adoles-

cents peuvent perpétrer sur eux-mêmes.

Décidément à cette époque le dandysme l'emportait. Il était anglomane comme nous y poussaient nos maîtres mais encore plus. Sa tradition protestante l'y inclinait sans doute. Un ou deux séjours en Angleterre avaient exacerbé son goût. Il s'était entiché d'un certain type politique anglais. Le grand seigneur qui se jette gaillardement dans les idées avancées avec une audace militaire et sportive, l'observateur que la rigueur de ses conclusions libère des préjugés de sa caste, l'aristocrate qui par-dessus la bourgeoisie tend la main au peuple et l'aide à se débattre parmi les meneurs douteux ou les subalternes surestimés, qui enfin lui donne son seul appui naturel. Il parlait sans cesse de ces lords de la Primerose League qui, dans les années 90, avaient fondé un nouveau parti de conservateurs jeunes, allègres, désinvoltes. Le jeu parlementaire anglais, plus élégant, plus souple, plus sûr, plus sobre que le nôtre, l'attirait irrésistiblement. Il en parlait avec une ferveur que n'élu-

daient point ses sourires narquois. Il rêvait de dialectique rapide, de gestes à peine marqués, exquisément justes, de traits d'esprit un peu cruels, voire d'un humour qui, de loin en loin, fendît les rires. Voilà un trait de caractère qui m'a toujours rallié à lui : il aimait bien rire et à fond. Sa bouche s'ouvrait franchement sous l'influence heureuse. Et si les dents étaient aiguës, le rire était gras.

Un jour il fit une conférence à moitié humoristique, à moitié sermonneuse sur le général Booth, de l'Armée du Salut. Certes il tint à nous amuser et non seulement en usant avec une industrie cocasse d'un arsenal de monocles, lunettes d'écaille et pince-nez, mais par les plus sinistres plaisanteries à l'égard de son héros. Et pourtant ce mystique, extraordinairement actif et concret comme la plupart des mystiques, le fascinait.

Il m'étonnait par certains avantages qu'il avait songé à réaliser, comme plus tard d'autres par leurs citations : il s'était préoccupé d'être licencié, diplômé.

J'avais décidé que sa culture était inattaquable. Il me signifia un soir qu'il n'avait jamais lu un philosophe et que, par exemple, mon Nietzsche adoré ne l'excitait pas. Il me sembla que je perdais la tête. Timidement je le suppliais de jeter un coup d'œil vers ces parages, de m'accompagner en visite chez ces parents lointains. Il me le promettait par pitié. En vain je m'inquiétais de notre ignorance du grec. Déjà fort pressé et partagé entre diverses besognes, il dévorait hâtivement les manuels d'histoire. J'étais fort lent, j'en étais encore à feuilleter les Parnassiens, qu'il revenait sur moi pour me parler dans un tumulte qui m'émerveillait de Jammes, de Claudel, de Marinetti, de Nicolas Beaudouin. Il était abonné à la *Nouvelle Revue Française*. Je ne comprenais rien à son mysticisme qui l'inclinait vers l'Eglise par les détours d'Oxford. La placidité de sa foi en Dieu achevait de m'ahurir.

Mais nous mettions en commun de nigaudes confidences, certains troubles trop

connus, des aventures timides ou faraudes.

Par ailleurs, nous étions d'accord aussi sur un nationalisme irréfléchi. En 1911, Caillaux nous inquiétait fort et le discours de M. de Mun sur la cession du Congo, c'était pour nous, enfants : « Ces messieurs de la famille, par ici. » Cela nous gelait les os de connaître de la vie d'abord ce deuil hypocrite et langoureux que nos pères portaient de leur patrie. C'est donc pour la même raison que nous n'avons pas dansé le tango.

Pourtant, dès 1913, il évoluait. Lors de la discussion de la loi de trois ans, il se mettait à lire avec ferveur les articles de Jaurès (et à haute voix, avec un art d'imitation prodigieux, mettant l'accent avec un soin tendre), il manifestait au Quartier-Latin. Il confondait, comme beaucoup, pacifisme et socialisme, et il me rit au nez en 1915 quand je lui lus des notes sur la prochaine et inévitable confusion du militarisme et du socialisme. Pourtant je ne pensais alors qu'au timide Jaurès de *l'Armée Nouvelle* et non pas à Trotsky.



Quand nous nous sommes revus, le monde avait changé : métamorphose versicolore de deux hémisphères, nous étions devenus nous-mêmes.

C'était aux premiers jours de 1915 : j'avais confessé la guerre, il la niait. Il vint me voir dans un grand hôtel de Paris où j'étais descendu comme blessé. Encore cette question de costume : j'avais de la peine à admettre qu'il portât cet uniforme de la garnison de l'endroit. Tout de lui me blessait ; pourtant il croyait avoir trouvé un joint, il me faisait de grands compliments sur mon esprit sportif et pensait se donner ainsi le droit d'ironiser sans mesure sur ce sport que j'avais choisi. Moi, tout bêtement, je reprenais notre discussion où nous l'avions laissée dans nos chambres d'enfants, avant notre naissance. Et j'acceptais qu'il m'insultât à ce point. « Ce n'était pas par amour que j'avais fait cette guerre, mais par curiosité. » Oui, j'ai

accepté que ceci me fût signifié, à moi qui le 23 août et le 29 octobre 1914, au cours de deux charges à la baïonnette, ai connu une extase que tranquillement je prétends égale à celles de sainte Thérèse et de n'importe qui s'est élancé à la pointe mystique de la vie.

Il disait que cette guerre était mauvaise dans l'esprit de ceux qui l'avaient conçue et que l'abominable intention des promoteurs (lucre, soif du triomphe bestial sur les foules, luxure, sacrifice à des divinités inhumaines : Etat, Patrie, Empire) souillait les peuples qui acceptaient de la sanctionner de leur martyre. Ne doutant pas que je ne conçoive cela, ne pouvant donc me renvoyer parmi les naïfs, il rendait en mon honneur un diagnostic de noble dilettantisme. Et moi, j'étais là, dans mon ridicule pantalon rouge, éberlué, entre les camarades idiots et attendrissants, entre les femmes cruellement douces dans leur blancheur.

Puis je me montai un peu. Il dit que les bourgeois envoyaient les prolétaires au

carnage. C'était pour plaire à mes voisins de lit. Alors je cessai de le comprendre. Oubliant la faiblesse de son corps, je lui rappelai qu'il était à Paris parce qu'il était bourgeois et que moi j'avais fondé et justifié cette guerre dans mon sang. Il me dit qu'au front il se planquerait. Je lui dis que je lui casserais la gueule, qu'il fût dans ma section et qu'il se planquât. Il me dit qu'il fallait mieux que l'Europe fût allemande, que cela supprimerait le problème de la guerre. Alors, devant cette vision d'un continent qui, pendant des siècles, pourrait être une Irlande, je me réveillai entièrement et commençai de parler d'autre chose.

Nous avons suivi nos destinées ; je n'ai pas été tué et il est mort. Il avait tenu à faire un tour au front en 1916. Il fut quelque temps à Verdun, mais dans la coulisse, comme brancardier. Certes c'était déjà un bel effort, car il n'avait pas de santé et il manqua en mourir. Mais il n'a jamais voulu connaître la responsabilité étrange

qu'on sentait à l'acier du fusil, tour à tour glacé, ardent. Il m'a dit qu'il aurait préféré le peloton. Qui sait ? Peut-être aurait-il tiré et dans la direction que nous cherchions moi et mes hommes. Je lui en ai voulu jusqu'à sa mort de n'avoir pas tenté cette expérience-là. Alors j'ai compris. Par ses voies il a atteint au sacrifice que parfois, dans ma passion, je lui déniai l'orgueil de risquer. Je lui en demande pardon et j'en veux à cette guerre, plus démocratique encore que le christianisme, de m'avoir suggéré de lui demander la preuve que j'exigeais de n'importe qui. Je me suis acharné pendant quatre ans (j'oublie de compter les très longs repos à Paris) à être courageux comme le capitaine Fonck ou mon tampon qui rigolait sous les marmites ainsi qu'une femme à qui on parle des souffrances de Pascal. Il en est résulté des gestes ridicules, ou misérables, ou vains, et quelques extases.

Mais lui a fait mieux que moi. Je mange, je bois, je dors alors que la France claque. (La population a diminué dans la plupart

des départements. Français, peuple d'assassins.) Lui, pour que son idée ne claque pas, il a vaincu sa frousse et certaine tendresse et le mal de mer. Il s'est embarqué, il a exposé à la fraîcheur du pôle son ardeur de jeune tribun, craint par les lâches de son parti comme par le grand nombre de ses ennemis qui ne sont pas rassurés par leur monstrueuse puissance.

Raymond Lefebvre, envoyé en Russie par le Parti Communiste Français (1920), dont il était déjà un des jeunes chefs, après une longue enquête à Moscou, a péri à son retour dans des circonstances que l'éloignement au moins a rendu mystérieuses.

Traqué par les blancs, il ne semble pas qu'il ait trouvé auprès des rouges tout l'empressement imaginable. Dans la mauvaise saison, il dut prendre place sur une méchante barque pour longer la côte de la Mer Glaciale jusqu'à la Norvège. Il fit naufrage. Des bruits légendaires courent encore sur ce naufrage.



Il était fort. Il y avait une force authentique dans ce garçon : front bossu, nez coupant, regards meurtriers, lèvres minces, dents pointues, mâchoire métallique.

Pourtant nous en avons douté à mainte reprise : d'abord, ses essais littéraires hâtifs, faussés par les soucis du siècle, de la minute, nous déçurent (avant la guerre il avait ébauché de très belles pages de satire sociale). Ensuite ses articles nous laissèrent insatisfaits, où sa pensée se roidissait, vite durcie par la polémique quotidienne. Il s'enfonçait en soi sans esprit de retour. Il fréquentait un milieu impossible : il en pâtissait. Je ne parle pas des alliances politiques : les syndicalistes, qu'il recherchait plutôt que les professionnels socialistes, sont plus solides, plus concrets par-dessous, sous leur verbiage, que ces médiocres intellectuels qu'il hantait dans je ne sais quelle officine. Enfin quand de très loin en très loin je le ren-

contrais, j'étais épouvanté par les ravages qu'il portait de tous côtés et par ces jachères qu'il étendait autour de son seul souci, de sa seule passion. Je ne pouvais croire que ces sacrifices fussent tous exigés par le féroce dieu de l'Action.

Mais quels que fussent ses doutes passagers, j'ai toujours reconnu sa haute valeur représentative. Nous choisissons ainsi autour de nous, dans le cercle plus ou moins large de nos familiers, des porte-parole dont chacun nous transmet une des grandes voix qui retentissent dans le concert humain. Quelquefois nous bénéficions d'assez hautes relations pour entendre ces voix mêmes. Mieux que ce petit mastroquet rouquin et subversif qui était dans mon escouade en 1915, Raymond Lefebvre a personnifié pour moi l'esprit de révolte qui est la moitié de Dieu.

Il y a une poignée d'hommes à qui incombe le salut de l'espèce. Aux haltes, on se soulève, on les regarde, on les compte. Parmi la foule affalée, on est effrayé de les

voir si peu, qui dressent des silhouettes de grandeur au-dessus du niveau de néant.

Au-dessous, on doute de soi, et soudain on en voit un s'abattre, sa chute nivelle tout un côté de l'horizon...

Le recrutement de l'élite est un fiasco permanent. A toutes les époques on a eu l'impression qu'il fallait boucher des trous. « N'importe qui. » Voilà l'éternel cri de détresse des partis politiques, des écoles littéraires, des grands siècles, des apogées. Pour tenir l'affiche, pour permettre à Racine et à Molière de souffler, il faut un Corneille qui s'oublie, Quinault, Pradon.

Celui qui ne connaît les groupes politiques qu'à distance de lorgnette peut garder l'espoir de se tromper. Mais il me semble que le seul garçon qui, dans cette Chambre d'après-guerre, aurait apporté une volonté c'eût été Raymond Lefebvre.

Lui seul aurait songé à se lever au milieu de tous ces assis. Lui seul aurait brassé d'un mouvement achaıné et continu cette torpeur qui se propage sans difficulté des vieux aux jeunes. Ces combattants

n'avaient pas appris la méchanceté à la guerre, ils se laissent émasculer par les anciens du sérail, et ce n'était pas le long casernement des tranchées qui pouvait leur apprendre l'audace civique.

Puis cet ambitieux préoccupé de sainteté qui, par une erreur somme toute charmante, ne se singularisa d'abord des autres que comme un dandy ; qui ensuite, lors de la tourmente, se recroquevilla sur lui-même un peu chétivement, mais aussi par ténacité ; qui enfin atteignit à ce stade de la pensée, le seul décisif, le premier qui compte : l'action, le mouvement physique, la confession par le corps ; oui, ce garçon-là se serait dressé entre ce bloc informe des partis bourgeois et cette misérable poignée de chefs autrefois populaires qu'on appelle le parti socialiste, et qui le disputent à leurs adversaires pour la vacuité de l'intellect et l'immobilité du vouloir. (Impossible de tenir compte de certaines exceptions.)

Je souhaitais son élection et ce n'était pas en me mettant au point mort de l'his-

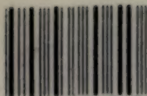
torien qui se résigne à l'équilibre des forces, en m'abandonnant aux poses commodes du dilettantisme. Mais j'aime que pour un moment, avant de tout brouiller pour passer à un autre moment, tout soit net. Je souhaitais donc que Lefebvre donnât forme humaine à cette pensée de gauche. En même temps, je croyais sentir que quelqu'un vers la droite se lèverait qui opposerait idée à idée, corps à corps.

Il n'a rien été de tout cela. A Lefebvre fut épargnée la misérable tentation de la Chambre ; au contraire il fut promu à une véritable épreuve. Il lui fut donné de partir.

Janvier 1921 (revu en 1922).

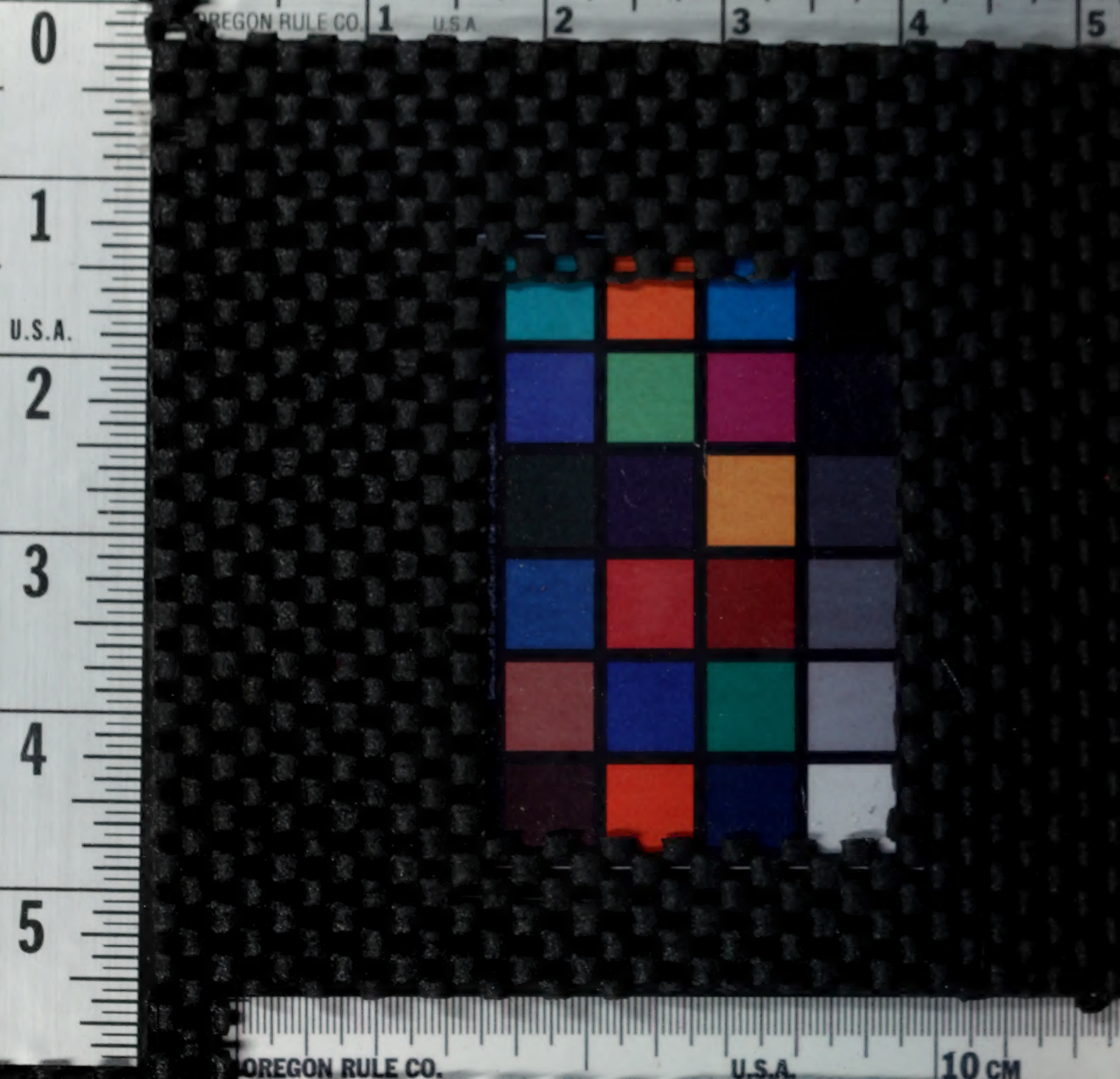
TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 10 NOVEMBRE 1922
PAR L'IMPRIMERIE
FRÉDÉRIC PAILLART
A ABBEVILLE (SOMME).





COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 01 10 13 07 2



OREGON RULE CO.
U.S.A.
OREGON RULE CO.
U.S.A.
10 CM